

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

**MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES**

**COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES**

**PAR
GUY DUFRESNE**

**«LA FIGURE DU PÈRE DANS *LE SOUFFLE DE L'HARMATTAN* ET
TERRE DU ROI CHRISTIAN DE SYLVAIN TRUDEL»**

OCTOBRE 1995

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tous ceux et celles qui ont rendu possible ce mémoire de maîtrise. D'abord mon directeur de recherche, le professeur Guido Rousseau, qui a su m'encourager à poursuivre mes recherches; avec une patience remarquable, il m'a conduit aux portes de la recherche littéraire, me prodiguant ses encouragements et ses conseils qui, à chacune de nos rencontres, levaient mes hésitations. Nous lui témoignons notre reconnaissance. Je voudrais aussi remercier les professeurs qui m'ont orienté (volontairement ou non) lors de mes premiers balbutiements en études littéraires: Gérald Gaudet, Raymond Pagé, Pierre Chatillon et Clément Légaré. Mes remerciements vont aussi à mes amis et confrères de travail: Nataly Tremblay, Nicole Desrochers, Claude Blouin et Bernard Pozier qui m'ont stimulé et encouragé, ainsi qu'à ma secrétaire favorite, Lise Dupuis.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
INTRODUCTION	4
CHAPITRE I — LE PÈRE	16-43
1- Le Père occidental	16
2- Le Père québécois	24
CHAPITRE II — LE PÈRE ABSENT	44-64
1- Le Père manifesté	44
2- Les figures du Père désiré	49
CHAPITRE III — LE VOYAGE INITIATIQUE	65-83
1- L'initiation	65
2- Le voyage préparatoire	69
3- Le passage dans l'au-delà	76
CHAPITRE IV — LA NAISSANCE DU PÈRE	84-100
1- L'enfant qui devient père	84
2- La renaissance de la figure du Père	91
3- La marque de la paternité	96
CONCLUSION	101
BIBLIOGRAPHIE	111

INTRODUCTION

Stendhal définissait le roman comme «un miroir qu'on promène le long d'un chemin». Balzac se voulait quant à lui «le secrétaire de la société française». Voilà deux visions convergentes de la place qu'occupent le roman et le romancier au sein de la société. Serait-ce que l'un et l'autre soient le «reflet» de la société qui les produit? Maints historiens du roman le soutiennent. Le roman surtout, plus que le romancier, aurait comme caractéristique fondamentale de traduire les préoccupations des sociétés ou des individus suivant les lieux qui leur sont propres et les époques qui les traversent. Ses héros et ses héroïnes légendaires — Ulysse, Don Quichotte, Gargantua, René, Jane Eyre, Emma Bovary, Évangéline ... — incarneraient le destin des hommes et des femmes de leur temps, ou de tous les temps...

Le roman québécois n'échappe pas lui non plus à cette caractéristique du genre. À l'instar de la littérature universelle, il possède lui aussi sa galerie de personnages mythiques — Menaud, le Survenant, Séraphin, Marie Calumet,

Maria Chapdelaine — qui sont autant de figures représentatives de notre culture littéraire et de notre destin en terre d'Amérique. Depuis le début de notre histoire littéraire, nos auteur(e)s ont même multiplié ces figures, surtout masculines, comme pour rappeler la prédominance de la culture patriarcale au sein de la société. Tantôt héroïques et aventureux, tantôt travaillants, dominants ou résistants, ces personnages masculins, créés à partir de notre imaginaire collectif, sont au centre des oeuvres produites chez nous. Certes, on pourrait en dire autant des personnages qui peuplent la littérature étrangère. Mais il nous semble que la représentation de l'homme et, en l'occurrence celle du Père, soit la pierre angulaire de notre roman. De fait, l'importance que nos romanciers (et nos romancières) accordent, depuis la naissance de notre littérature, à la figure masculine, et plus particulièrement à celle du père, est telle que l'étudier dans son ensemble demanderait l'analyse de corpus d'oeuvres considérable.

*

Cette omniprésence de la figure du père est d'autant plus évidente qu'elle apparaît dominer le roman québécois depuis les vingt ou vingt-cinq dernières années. Pourquoi? La réponse à un tel constat n'est pas simple. Sans trop se tromper, on peut néanmoins rappeler que la fonction du père

s'est souvent vue évincée du cadre familial de notre société depuis au moins les trois dernières décennies. Aussi n'est-il pas surprenant de constater que la représentation du père – surtout celle du *père absent* – ait peu à peu envahi le champ de la littérature de fiction, voire encore celui du théâtre¹, comme celui des études à caractère sociologique ou psychologique. De telles représentations amènent, il va sans dire, des questionnements quant à la place de la famille dans la société et du rôle des parents vis-à-vis les enfants, place et rôle qui semblent être remis en question, bafoués même, sinon soumis à des changements profonds. Témoin attentif de son temps, l'écrivain ne saurait donc échapper aux apories qui l'assaillent². Autrement dit, le constat du *père absent* dans notre littérature des vint-cinq dernières années est d'abord une réalité sociale. Qu'on l'ait chassé, qu'il ait fuit, qu'il soit revenu ou retenu, le résultat est le même: le père n'occupe plus au sein de la cellule familiale contemporaine la même place qu'il occupait dans la famille traditionnelle. Les conséquences relatives à cette absence paternelle sont particulièrement tragiques pour les enfants en bas âge. Il en découle pour eux des carences au niveau de l'identification. Pour cheminer dans son

-
1. Jacques Le Marinel, «La figure du père dans le nouveau théâtre», *Études françaises*, vol. IX, n° 2, mai 1973, p.137-145.
 2. Paul Ricoeur, «Les apories de l'expérience du temps», *Temps et récit: l'intrigue et le récit historique*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, vol. I, p. 21-65.

développement, l'enfant a effectivement besoin de s'identifier à tout prix. C'est grâce aux mécanismes de l'identification, qui supposent ceux de l'altérité, que «le sujet humain se constitue», nous apprend Sigmund Freud³.

*

La représentation de l'enfant dans le roman québécois contemporain pose une problématique similaire. Lui aussi recherche, par différentes actions narratives, des solutions plus ou moins permanentes à l'absence de «son» père romanesque. Inventorier ces actions, tenter de les classifier, rechercher leurs éléments de divergences comme de convergences, voilà une façon de faire ressortir le trait ou l'ensemble de traits narratifs, figuratifs ou sémiotiques susceptibles de se retrouver chez des enfants pris comme héros de roman. Partent-ils à la recherche du père de façon consciente ou inconsciente? Leur quête s'opère-t-elle par la répétition d'actes connus de leur père ou, au contraire, par la négation, le rejet des aspirations paternelles? Ces actions narratives – que l'on peut définir comme autant de «stéréotypes des activités humaines⁴» – nous les retrouvons

3. Voir à ce sujet Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 188.

4. A. J. Greimas et J. Courtés, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, p. 8.

tant dans notre roman qu'au théâtre. Des oeuvres, telles *Le faucon* de Marie Laberge⁵, *Les faux-fuyants* de Monique Laure⁶, *Le fou du père* de Robert Lalonde⁷ et même, à un autre niveau, le roman *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin⁸, pour en nommer quelques-uns, rendent comptent d'une quête inlassable du Père.

Cette quête du *Père absent* suppose encore l'idée d'une tension entre le sujet et l'objet de valeur visé; plus exactement, celle d'un déplacement de celui-là vers celui-ci. La quête «est une représentation spatiale sous forme de mouvement⁹», écrivent en effet A.J. Greimas et J. Courtés. Un leitmotiv s'impose donc. Le fils (puisqu'il s'agit très majoritairement de personnages masculins qui sont privés du père) suit certaines étapes, certaines règles précises et son cheminement passe toujours par le voyage. De fait, les pérégrinations ou les itinéraires de l'enfant-acteur, pris au sens de *voyages initiatiques*, permettent de voir jusqu'à quel point le héros de la quête du *Père absent* tente de remédier à la situation dans laquelle il se trouve. Dans le cadre de

-
5. Marie Laberge, *Le faucon*, Montréal, Boréal, 1991, 147 p.
 6. Monique Laure, *Les faux-fuyants*, Montréal, Québec-Amérique, 1982, 201 p.
 7. Robert Lalonde, *Le fou du père*, Montréal, Boréal, 1988, 151 p.
 8. Jacques Poulin, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec-Amérique, 1984, 290 p.
 9. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, p. 305

notre mémoire, l'étude de ces *voyages initiatiques* et de leurs diverses étapes nous permettra de poser l'hypothèse d'un *modèle typologique* des rôles narratifs attribués au Père, à partir desquels se fonde sa reconnaissance chez l'enfant considéré comme le héros de la quête. Comme moteur de l'action narrative, ces *voyages initiatiques* ont aussi une signification hautement symbolique. Ils conduisent le héros de l'aventure à la découverte de son propre espace-temps intérieur. Comme l'affirment Jean Chevalier et Alain Gheerbrant,

Le symbolisme du voyage, particulièrement riche, se résume toutefois dans la quête de la vérité, de la paix, de l'immortalité, dans la recherche et la découverte d'un centre spirituel¹⁰.

*

Cette problématique du *Père absent*, et de la *quête initiatique* qu'elle sous-tend, nous l'étudierons dans les deux premiers romans de Sylvain Trudel respectivement intitulés *Le Souffle de l'Harmattan*¹¹ et *Terre du roi Christian*¹². Ce choix est d'autant plus pertinent que la problématique de l'absence du père est posée d'emblée dans

10. *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont et Jupiter, 1983, p. 1027.

11. *Souffle de l'Harmattan*, Montréal, Les Quinze, 1989, 146 p.

12. *Terre du roi Christian*, Montréal, Les Quinze, 1988, 190 p.

Terre du roi Christian et qu'elle est sous-entendue tout au long du *Souffle de l'Harmattan*. De plus, un long et pénible voyage attend les héros dans les deux cas. Enfin, ces deux oeuvres semblent se répondre et se compléter si bien qu'elles nous permettent, croyons-nous, d'établir l'hypothèse d'un cadre théorique d'analyse susceptible d'être appliqué à d'autres oeuvres romanesques similaires.

*

Notre méthodologie d'analyse et d'interprétation des oeuvres se veut aussi «abordable» que possible. Sans confiner ou spécialiser notre approche exclusivement à une méthode reconnue (sémiotique narrative, sociocritique, psychocritique, ...) nous nous proposons d'effectuer notre enquête à l'aide d'une gamme d'outils jugés pertinents. Tantôt historique, psychanalytique, sémiotique, puis mythocritique et phénoménologique, notre grille de travail ne vise pas, en somme, à pousser à bout l'une ou l'autre des diverses théories d'études littéraires, mais plutôt à soumettre notre objet d'étude à la meilleure analyse possible.

Grâce à l'analyse historique, nous cherchons d'abord à établir ce qu'a été la représentation culturelle du père dans la société occidentale. Pour ce faire, nous suivons les

traces que nous propose Yvonne Knibiehler dans son livre *Les pères aussi ont une histoire*¹³. Également, nous croyons bon d'observer la place qu'occupe le père d'un point de vue mythologique et symbolique. Le livre *La mythologie* d'Édith Hamilton¹⁴ nous sera fort utile à ce propos. L'auteur y traite non seulement de Zeus comme le père des dieux, mais elle nous décrit aussi d'une façon toute particulière la place que celui-ci a pris dans l'imaginaire de l'Antiquité grecque.

Nous aurons recours également à des modes d'analyse plus particuliers aux études littéraires comme telles. La psychocritique nous aidera à déterminer ce qu'est un «père» et comment sa présence importe à l'enfant. Aussi ferons-nous appel tantôt aux oeuvres théoriques de Freud et à celles de ses émules, tantôt à des auteurs comme Guy Corneau, spécialiste de la psychanalyse jungienne, qui nous aideront à formuler notre analyse psychocritique de la quête du Père. Nous tenterons, autant que faire se peut, de concilier les deux approches. Enfin, nous utiliserons un certain nombre de concepts de la sémiotique narrative¹⁵ qui nous permettront de

13. *Les pères aussi ont une histoire*, Paris, Hachette, 1987, 343 p.

14. *La mythologie: ses dieux, ses héros, ses légendes*, Verviers, Les nouvelles éditions Marabout, 1988, 415 p.

15. Nous aurons tout particulièrement recours aux théoriciens suivants: J.A. Greimas et J. Courtés, *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 2 vols.; Jean-Michel Adam, *Le récit*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je?, 1984, 128 p. et *Le texte narratif: précis d'analyse textuelle*, Paris,

cerner la logique narrative des fonctions élémentaires du récit.

*

Notre mémoire se présente en quatre chapitres. Dans le PREMIER, nous faisons un court historique de la figure paternelle telle que véhiculée à son origine dans l'Antiquité. Nous cherchons tout particulièrement à démontrer comment le modèle de cette figure s'est transmis jusqu'à nous grâce à l'héritage gréco-latin. Plus concrètement, c'est à travers cette figure du *pater familias* que nous cherchons à préciser la représentation symbolique du père dans notre littérature. Nous observons d'abord sa présence dans la production littéraire québécoise qui va de la deuxième moitié du XIX^e siècle jusqu'à la seconde guerre mondiale; puis, dans notre littérature contemporaine, où sa représentation rend compte des assauts qu'elle subit dans une société elle-même en mutation. Ces différentes modulations aboutissent lentement à la figure romanesque qui nous intéresse, celle du *Père absent*.

Notre DEUXIÈME CHAPITRE s'ouvre sur la manifestation romanesque du *Père absent*. Jusqu'à quel point les romans de Sylvain Trudel — *Le Souffle de l'Harmattan* et *Terre du roi*

Christian – présentent-ils une variante combinée de cette figure symbolique? Comment cette absence du père agit-elle sur l'action des personnages? Comment modifie-t-elle leur vie d'acteurs et d'actants? Comment la ressentent-ils, non seulement physiquement, mais aussi au plan psychologique et affectif? Voilà autant de questions qui encadrent pour ainsi dire l'orientation de ce chapitre. En ce sens, nous devons mentionner que le livre *Père manquant fils manqué* de Guy Corneau¹⁶ nous a largement inspiré. Quel effet peut avoir la figure du *Père absent* sur l'enfant privé du référent parental? Sans la présence de l'homme, l'enfant laisse libre cours à son imagination et à ses fantasmes et se figure ce qu'est ou ce que devrait être un père.

Au TROISIÈME CHAPITRE vient l'analyse de la quête du Père que veulent réaliser les héros de nos deux romans. Prenant appui sur les travaux de Simone Vierne, et plus particulièrement sur celui intitulé *Rite, roman, initiation*¹⁷, nous cherchons à décrire les deux premières étapes du voyage initiatique du héros, soit la préparation de l'initié, puis celle de sa mort symbolique. C'est en respectant ces étapes, et ce, malgré les difficultés encourues et l'inattendu qui le

16. Guy Corneau, *Père manquant fils manqué*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1989, p. 19.

17. Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1973, 138 p.

quette, que le héros acquiert la compétence nécessaire à la poursuite de sa quête.

Finale­ment, nous complétons, dans un QUATRIÈME et dernier chapitre, l'étude de ce parcours initiatique vers le Père. Après la mort initiatique, le fils doit vivre une renaissance. Il en est ainsi pour Hugues et Luc, les deux jeunes héros des romans de Sylvain Trudel. Leur quête entreprise pour combler le vide causé par l'absence du Père pourra, au niveau initiatique, s'avérer concluante, s'ils complètent leur voyage vers leur Père respectif. De quelconque manière, ils trouveront réponse à leurs questionnements et une solution à leurs carences au niveau identitaire. Évidemment, la résolution de leur quête ne se fera pas selon leurs attentes, mais ils compléteront leur initiation et, par conséquent, leur voyage vers le Père.

Notre mémoire est un essai de compréhension d'un phénomène de société éminemment présent dans notre littérature contemporaine. Aussi son contenu est-il loin de la synthèse exhaustive ou de l'analyse méthodique d'un objet ou d'une thématique qui, on le sait, préoccupe encore maints de nos écrivains. De fait, notre mémoire fait de grands bonds, passant de la figure du Père dans l'Antiquité romaine à celle du Père imaginé dans le roman québécois des XIX^e et XX^e siècles, pour aboutir finalement à l'étude de la figure du

Père absent dans deux romans d'un jeune romancier québécois, Sylvain Trudel: *Le Souffle de l'Harmattan* et *Terre du roi Christian*. Tracer des parallèles entre ces deux espaces-temps, celui de la figure du Père dans la culture gréco-latine et celle de sa représentation dans le roman québécois contemporain, peut paraître saugrenu de prime abord, mais nous croyons qu'un tel rapprochement peut s'effectuer. À l'instar de Mikhaïl Bakhtine, nous soutenons qu'il existe un *chronotope culturel*, voire encore un *chronotope de l'histoire humaine*, dont le contenu traverse le temps et les aires géographiques et est, par le fait même, partagé par plus d'une société ou d'une culture¹⁸. Enfin, notre analyse de la figure du *Père absent* se situe au plan d'une représentation fictive. Que l'on traite du «père géniteur» ou du «père symbolique», du fils à la recherche de son père, ceux-ci demeurent toujours des acteurs d'une action fictive, modélisée il est vrai sur celle de l'action humaine. Ces précisions faites, voyons maintenant ce qu'est un père romanesque, ce que les fils, acteurs principaux de nos deux romans, recherchent avec tant d'obstination lors de leur voyage héroïque.

18. Mikhaïl Bakhtine, «Forme du temps et du chronotope dans le roman», *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Oliviere, Paris, Gallimard, 1978, p. 237-398. Henri Mitterand a fait une excellente synthèse de la théorie du chronotope chez Bakhtine; voir à ce propos son article intitulé «Chronotopies romanesque: *Germinal*», *Poétique*, n° 81, février 1990, p. 89-103.

CHAPITRE I

LE PÈRE

1. Le Père occidental

La figure du Père s'impose au coeur de la culture occidentale. Elle est même *la culture*. Grâce à son polymorphisme, elle traverse les cultures et les sociétés les plus diverses, si bien qu'elle s'adapte à tous les temps et à toutes les époques. Aussi est-il assez difficile de cerner ses manifestations les plus fondamentales. Nous tenterons cependant de le faire, c'est-à-dire d'en tracer les contours les plus généraux suivant ce qui nous semble être ses deux axes majeurs: soit le père comme figure de l'autorité, de la puissance familiale ou sociale, soit le père comme figure de la divinité. De fait, ces deux figures - l'une juridique, l'autre religieuse - sont tellement liées qu'elles s'entrecroisent et se confondent dans la culture des Occidentaux. À ces deux figures, nous ajouterons celles que nous propose la psychanalyse.

Le pouvoir du père a atteint son apothéose dans l'Antiquité romaine. Il s'est par la suite greffé aux institutions sociales qui sont aujourd'hui les nôtres. Le patriarcat a pour essence la «patria potestas» (la puissance paternelle). Dans la Rome antique, il se déploie sur l'ensemble de la société. Ainsi au plan politique, on retrouve la racine «pater» dans la désignation de l'empereur que l'on nommait «pater patriae» (le père de la patrie); au plan familial, règne le «pater familias». Ainsi de haut en bas de la hiérarchie sociale, le concept ou la figure de la paternité irrigue dans toutes les sphères de la société romaine. Mais concrètement, comment cette figure du Père s'est-elle imposée?

Suivant la plupart des historiens de l'Antiquité, l'homme devait un respect absolu à ses aînés de sexe masculin et ce, même s'il était lui-même père de famille. Tant et aussi longtemps que ses ascendants mâles étaient vivants, l'homme leur devait soumission et dépendance. Il ne pouvait devenir maître à son tour que lorsque ses pères étaient décédés. Alors seulement pouvait-il exercer ses droits de «pater» sur les siens, à moins bien sûr que ses ascendants en aient décidé autrement et que, même morts, ils puissent encore gouverner par l'entremise de leur testament ou de leurs souvenirs exemplaires. Évidemment toutes ces règles étaient applicables virtuellement. Mais les pères

n'agissaient pas nécessairement en despotes sur leurs descendants.

Autre caractéristique de la paternité romaine: elle n'est pas un fait biologique; «[...] elle se fonde sur la seule décision du père¹», écrit Yvonne Knibiehler; autrement dit, elle peut être aussi bien de nature symbolique. C'est donc dire qu'un père peut rejeter son fils biologique et adopter un ou plusieurs autres enfants qui ne sont pas de lui. Souvent ces «fils adoptés» ont déjà prouvé leurs capacités physiques ou intellectuelles; plus encore, nombre d'entre eux pouvaient être adoptés à l'âge adulte. Fait néanmoins à noter, l'adoption, aussi fréquente qu'elle pouvait être, ne s'étendait jamais jusqu'aux bâtards. Ceux-ci gardaient le nom de leur mère et n'obtenaient jamais de statut important dans la Cité.

Le père dans la cité romaine incarne encore l'exemplarité, c'est-à-dire l'organisation des rapports sociaux. Suivant Yan Thomas, cette exemplarité dépasse le pur «motif idéologique»; elle est, ajoute-t-il, «un mode de transmission des valeurs de père à fils, dans une société où la famille est beaucoup plus qu'une cellule de reproduction, l'archétype même de l'ordre social et le père, la voie de passage obligée

1. *Les Pères aussi ont une histoire*, Paris, Hachette, 1987, 31 p.

vers la Cité²». L'influence du père pèsera donc sur les fils, et on comprend sa sévérité à l'égard de ces derniers. Le père veut former ses héritiers. Il veut préserver son nom, son patrimoine, voire sa société et sa ville.

* * *

Le père prend également figure divine. Après tout, n'est-il pas celui qui donne la vie? Celui qui crée ou qui mène le monde? À ce titre, l'Antiquité romaine nous aide aussi à comprendre le symbolisme sacré ou religieux qui soutend une telle figure. En effet, dans le nom du dieu Jupiter, qui incarne chez les Romains la fonction souveraine, se trouve justement la racine latine «pater». Mais la figure divine du père dépasse d'emblée la mythologie de la Rome antique. Poser la question de l'origine de cette figure revient en effet à s'interroger sur l'origine des premiers dieux; autrement dit, c'est poser la question: Qui a créé l'univers? Or, pour répondre à une telle question, il nous faut nous tourner vers la mythologie grecque.

Suivant Édith Hamilton, l'invention des dieux grecs serait tout à fait spéciale: «Pour les Grecs, écrit-elle, ce n'étaient pas les dieux qui avaient créé le monde, mais

2. Yan Thomas, «Canton et ses fils», *Autrement Pères et Fils*, n° 61, juin 1984, p. 85

l'inverse; l'univers avait créé les dieux³». Les parents des dieux, Ouranos (le Ciel) et Gaea (la Terre), étaient les premiers parents, mais en tant que tels, il semble accepté que ni l'un ni l'autre ne soient reconnus comme divins. En donnant vie aux Titans (Chronos, Océan, Thétis...), Ouranos et Gaea ont pavé la voie aux premiers dieux. Ces dieux anciens – les Titans – régnaient jusqu'à ce que Zeus en décide autrement et détrône son père Chronos. Et c'est à ce même Zeus qu'Homère accorde le titre de Père des hommes et des dieux. Ainsi la mythologie grecque octroie la paternité au dieu le plus fort entre tous et non au premier ascendant. Une grande part de cette figure est passée dans le christianisme. Beaucoup plus humain que Zeus, le manipulateur de la foudre, le dieu chrétien incarnera à la fois le père et le fils. C'est d'ailleurs à travers cette figure du fils qu'il prend forme humaine et qu'il descend parmi les hommes. De là, sans doute, la raison pour laquelle le christianisme accorde la paternité spirituelle à ses représentants religieux sur terre. Mais des trois fonctions principales de la paternité (la reproduction biologique, l'éducation et la transmission de biens), le christianisme encense la seconde. C'est à travers cette deuxième fonction qu'il régularise l'emploi des deux autres: «N'appellez aucun père sur terre, enseigne

3. *La Mythologie*, p. 17.

l'ÉVANGILE, car un seul est votre père, c'est celui qui est aux cieux⁴».

*

Ce que le christianisme enseigne au sujet du Père, la psychanalyse a cherché depuis Freud à le comprendre. Quel rôle joue en effet la figure du Père dans la structuration psychique de l'individu? Voilà l'une des interrogations fondamentales de la psychanalyse. Encore une fois, cette figure du père diffère de celle à laquelle nous nous référons dans le quotidien. De fait, son existence est moins incarnée que symbolique, si bien que tout un chacun est rejoint par sa fonction structurante. Mais c'est particulièrement à travers l'instinct sexuel que se joue ou prend forme la relation au père.

Le père incarné - ou père réel - représentera le Père symbolique dans la mesure où il sert d'intermédiaire entre celui-ci et l'enfant. Bien entendu, il ne faut pas confondre père incarné et géniteur, puisque la fonction du père incarné peut être assurée par tout représentant virtuel capable de combler, de répondre au désir de l'enfant. C'est d'ailleurs à cette condition que le père réel pourra représenter avec

4. Mathieu, 23,9

succès le Père symbolique. Ainsi, paternité et symbolisme vont de pair (sans jeu de mots!). Plus encore, non seulement le père choisi par l'enfant n'est-il pas nécessairement son géniteur, mais même dans le meilleur des cas, son rôle consistera à représenter une entité symbolique beaucoup plus grande que lui: le Père symbolique commun à tous les humains. Il va sans dire qu'une telle symbolisation conduit nécessairement à une image idéalisée ou décevante de la figure du père. Pour atteindre cette figure, l'enfant devra donc idéaliser, fantasmer à partir de son père réel, de façon à ce que celui-ci devienne pour lui le père imaginaire, c'est-à-dire l'imaginaire inconscient du père, ou son «prototype [...] élaboré à partir des premières relations intersubjectives réelles ou fantasmatiques avec l'entourage familial⁵».

Quelle est la fonction de ce Père Symbolique? D'abord et avant tout, il constitue le gardien de la loi de prohibition de l'inceste⁶. À ce titre, il symbolisera le castrateur pour l'enfant: celui qui lui interdit de désirer l'autre de ses parents. Voilà donc posé l'éternel triangle oedipien. Mais par surcroît, selon Jacques Lacan, il faudrait ajouter une quatrième composante aux trois éléments du

5. *Vocabulaire de psychanalyse*, p. 195.

6. Suivant la psychanalyse freudienne, l'importance de cette loi de l'interdit de l'inceste est telle, qu'elle a prévalence sur toutes les autres; voir à ce sujet Joël Dor, *Le Père et sa fonction en psychanalyse*, Paris, Point hors ligne, 1989, p. 32-33.

triangle: le phallus, qui régirait la dynamique, l'économie du désir entre le père, la mère et l'enfant. Comme l'affirme Joël Dor, «[...] le phallus constitue ainsi le centre de gravité de la fonction paternelle qui permettra à un Père réel de parvenir à en assumer la représentation symbolique. Pour cela, il suffira qu'il sache faire preuve, à un moment donné, qu'il est précisément susceptible d'actualiser l'incidence phallique comme seul agent régulateur de l'économie du désir et de sa circulation au regard de la mère et de l'enfant»⁷. Ainsi le père prive l'enfant de l'objet phallique; il le castré. Par ailleurs, cette image du père castrateur - ou de la mère castratrice - dépasse la dimension de l'individu sujet. Le père peut être absent sans que sa fonction structurante de Père (ou de mère) Symbolique en soit affectée. Il suffit que quelqu'un prenne possession de l'objet phallique et s'immisce dans l'économie du désir mère-enfant (père-enfant) pour que la fonction structurante soit opératoire. Ceci dit, nous devons préciser que la présence d'un homme dans ce rôle n'est pas obligatoire pour qu'il y ait père.

Voilà complété un bref tour d'horizon de la figure du père occidental. Conscient des limites de ce panorama, nous n'hésiterons pas à approfondir et compléter ces données

7. *Ibid.*, p. 22

théoriques lorsque le besoin s'en fera sentir tout au long de ce mémoire. Gardons simplement à l'esprit que la figure du père, telle que nous la considérerons dans l'analyse des oeuvres littéraires choisies, se manifestera davantage au plan de la réalité symbolique.

* * *

2. Le Père québécois

Il convient désormais de voir comment la figure paternelle québécoise correspond à celle que nous avons élaborée plus haut, ou encore comment elle s'en démarque. Plus particulièrement, comment se manifeste-t-elle dans notre littérature? Nous la chercherons d'abord dans les oeuvres parues entre 1850 et 1939; puis, dans celles qui, des années quarante à nos jours, ont repris à leur tour cette figure du Père. Un tel découpage ne se veut nullement l'exacte reprise des événements socio-historiques qui ont marqué le Québec contemporain ou balisé notre littérature depuis un demi-siècle; il vise simplement à faciliter notre démarche et à étayer nos hypothèses de recherche. En un premier temps, nous analyserons la figure du père telle que véhiculée au XIX^e siècle, puis nous poursuivrons en examinant sa configuration

dans la littérature contemporaine.

*

Le colon venu de France pour vivre sur le continent nouveau a vite fait de se rendre compte des difficultés de son entreprise. Qu'il y cherche l'opulence, la prospérité ou le bonheur, il apprend que ce pays ne lui consentira rien sans l'effort, l'acharnement et l'obstination. Ainsi naissent les deux mythes originaux de la figure paternelle canadienne: celui du *Coureur des bois* et celui de l'*Habitant*. Pendant environ deux siècles, les coureurs des bois, pour la plupart en quête de richesse, d'aventures et d'exploits, ont voyagé à travers une grande partie de l'Amérique du Nord. Pour sa part, l'habitant est demeuré imprégné de sa culture d'origine ou traditionnelle beaucoup plus longtemps. Nous y reviendrons plus tard.

Les événements historiques ont vite fait cependant de modifier ces deux premières figures du Père canadien. La conquête anglaise de 1760, mais aussi – et surtout peut-être – l'échec des Rébellions de 1837 et 1838⁸, ont clairement affecté l'image que les Canadiens français avaient

8. Voir à ce sujet Heinz Wienmann, *Du Canada au Québec: généalogie d'une histoire*, Montréal, L'Hexagone, 1987, p. 324.

d'eux-mêmes: «Au début du XIX^e siècle, prétend Réjean Beaudoin, [les coureurs des bois] n'étaient plus que les survivants du rêve grandiose qui embrassait l'ancienne Amérique française. La défaite de 1760 avait freiné leur carrière commerciale, mais le romantisme canadien effaça leur souvenir...⁹». Une telle défaite, qu'on l'attribue à l'un ou l'autre des événements mentionnés ci-haut, sera vivement reprise, camouflée et transfigurée par l'idéologie en place. Selon les dirigeants religieux de l'époque, elle nous aura, entre autres, permis d'échapper à «cette bête sauvage sanguinaire qu'est devenue la France¹⁰...». Plus encore, elle expliquera la grandeur du messianisme et de la dévotion du peuple élu pour le promouvoir. À ce sujet, l'abbé R.H. Casgrain écrit en 1861:

Une des plus grandes figures qu'offre l'histoire du nouveau monde après la sublime figure du missionnaire, c'est, à mon avis, celle du pionnier canadien. Il est le père de la plus forte race qui se soit implantée sur le continent américain; la race canadienne¹¹.

Et Casgrain d'ajouter:

[...] partout vous verrez le pionnier canadien, animé d'un zèle admirable pour la conversion des

-
9. Réjean Beaudoin, *Le Roman québécois*, Montréal, Éditions du Boréal, 1991, p. 44.
 10. Heinz Wienmann, *op.cit.*, p. 326.
 11. Henri Raymond Casgrain, *Les pionniers canadiens et le tableau de la rivière-ouelle*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1912, p. 18, 19.

sauvages [...] opérant souvent lui-même de merveilleuses conversions. [...] Je retrouve, réunis en lui, les trois grands types de l'histoire humaine. Il est à la fois prêtre, laboureur et soldat¹².

Ainsi conçu, le Canadien français devait accepter les événements historiques: la Providence ayant décidé pour lui. Dans les faits, les choses ne furent pas aussi simples. Il reste cependant que Casgrain établit des jalons qui vont peser très lourd dans l'élaboration de l'imaginaire littéraire québécois. Trois manifestations primordiales de la figure paternelle ressortent effectivement de sa vision messianique du Canadien français en terre d'Amérique: celles du *Prêtre*, du *Laboureur* et du *Soldat*. Observons-les tour à tour dans notre littérature.

*

Nous avons retenu deux pièces de théâtre: *Dollard*, de Jean Des Grèves (pseudonyme du docteur Honoré Thibault), parue en 1920, et *Montcalm et Lévis*, publiée par Adolphe Basile Routhier en 1918. Si plusieurs pièces d'époque¹³

12. *Ibid.*, p. 20.

13. La figure de Dollard a inspiré maints dramaturges; mentionnons, entre autres: Hervé Gagné et sa pièce *Dollard: pièce en trois actes et cinq tableaux*, Montréal, Imprimerie Des Editeurs, 1922, 79 p.; Adeolat Lavoie, *Dollard (sacrifice à Long-Sault): poème dramatique en cinq actes*, Avignon, Maison Auband Père, 1937, 123 p., ainsi que la pièce de Julien Perrin, *Gloire à Dollard: pièce historique en cinq tableaux*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923, 34 p.

relatent la vie et les exploits de Dollard Des Ormeaux, celles qui nous intéressent mettent en scène l'idéal du Héros-Soldat, tel que le conçoit Casgrain: un modèle de foi, de sens du devoir et de bravoure; autrement dit, une sorte de croisé qui n'hésitera pas à combattre sans relâche, allant même jusqu'à sacrifier l'amour de celle qu'il aime au salut de sa patrie; d'ailleurs, celle-ci n'admettra aucun compromis de sa part: «Va combattre et reviens, ou, meurs à ton devoir», lui dit-elle, en effet. Et Dollard, n'écoutant que la volonté de Jeanne, lui répond: «Je jure sur mon Dieu, je jure sur ma foi/ Que pour entrer chez nous, vous passerez par moi¹⁴».

Père symbolique de sa colonie et de son peuple, Dollard le sera jusqu'à son dernier soupir. Dans l'imaginaire théâtral de l'époque, il est l'inspiration des descendants qui voient en lui la figure parfaite du Canadien qui défend sa Patrie, sa Foi et son Honneur.

Dans *Montcalm et Lévis*, l'ennemi auquel fait face le Soldat canadien n'est plus l'Amérindien mais l'Anglais envahisseur. Routhier relate quelques exploits et la défaite de Montcalm sur les Plaines d'Abraham. Dès le début de la pièce, Montcalm s'exprime clairement: quitter la France pour aller

14. *Dollard: poème en trois chants*, Montréal, Beauchemin, 1920, p. 46.

combattre les Anglais au Canada ne l'enchanté pas; il se reprend néanmoins: «Mais je suis militaire, et je dois obéir à l'appel de mon Roi, qui est peut-être aussi l'appel de Dieu¹⁵». Ainsi sa soumission à ses supérieurs passe avant le reste. Sa fonction première consiste à servir ses pères symboliques.

Par contre, une fois arrivé sur le nouveau continent, Montcalm représente les volontés du Roi de France: Père suprême de la Colonie après Dieu. Mais c'est surtout par ses exploits que Montcalm incarne la figure mythique du héros, du père à qui l'on doit respect et affection. Voilà, en effet, un homme qui délaisse sa propre famille au profit de celle de son roi; plus encore, sa vie ne compte pas face à l'enjeu de sa mission: «[...] nous pouvons mourir: ce qu'il faut surtout, c'est que la patrie ne meure pas¹⁶!» Le dénouement dramatique de la pièce montre le guerrier vaincu, mais fier d'avoir contribué à la survie de la Nouvelle-France et à la sauvegarde de l'honneur de son Roi. Il dit d'ailleurs: «Et j'ai perdu ma dernière bataille [...] mais l'honneur est sauf, et ton oeuvre en Amérique, ô France, ne mourra pas tout entière¹⁷».

*

15. *Montcalm et Lévis*, Tournai, Casterman, 1918, p. 2.

16. *Ibid.*, p. 51.

17. *Ibid.*, p. 20.

Dans l'imaginaire littéraire québécois du XIX^e siècle, la figure du Prêtre succède à celle du Soldat. Père par procuration, le prêtre se charge de maintenir la paroisse et la famille dans le droit chemin. S'il invite les coureurs des bois à la sédentarité, au travail de la terre, voire à la filiation, il compte davantage sur l'habitant pour assurer, sous le regard de Dieu, l'avenir de la nation canadienne-française. La femme, génitrice exceptionnelle, donne donc au père des fils, au curé des croyants, et à Dieu des hommes capables de répandre la foi chrétienne.

Dans nos oeuvres littéraires d'avant 1940, l'influence du prêtre est constamment sentie. Le prêtre y sert de soutien tant aux plans social, familial que personnel. Plusieurs oeuvres exploitent cette figure en lui donnant plus ou moins d'espace dans leur cadre d'action. L'importance du prêtre se mesure davantage par l'influence qu'il a sur les différents personnages que par sa présence physique dans les oeuvres.

Socialement, il agit comme véritable centre de la paroisse. En guise d'exemple, chez Rodolphe Girard, il régit les activités des siens, cherche souvent à imposer ses vues politiques, tente d'épargner de lourds coûts à ses paroissiens, sermonne les jeunes gens quant à leurs moeurs

douteuses, pousse à la charité...¹⁸. Il en est de même chez Lionel Groulx et chez Antoine Guérin-Lajoie. Le prêtre qu'ils mettent en scène est un meneur d'âmes: il oriente, voire décide, de l'action des héros des deux romans. Ainsi dans *L'Appel de la race*¹⁹, le Père Fabien fera tout pour que Lantagnac retrouve ses origines canadiennes-françaises, ce qui compte véritablement après la foi, et ce, malgré les problèmes à surmonter. De même, Jean Rivard²⁰ se tourne du côté de l'abbé Leblanc pour recevoir conseil en ce qui concerne son avenir. Bien entendu, la «volonté» de l'abbé primera sur la sienne. Le copain de collège de Rivard ne cessera de l'en féliciter, lui-même devant vivre des jours fort pénibles parce qu'il a choisi le droit au lieu du noble métier de paysan. De fait, seul Jean Rivard obtient, à vrai dire, du succès, ainsi que son ami Doucet qui a opté pour la prêtrise... Ainsi le prêtre indique la voie à suivre à l'individu qui, à son tour, en fera bénéficier sa famille, puis ses concitoyens.

*

-
18. Rodolphe Girard, *Marie Calumet* (1904), Montréal, fides, 1972, 155 p.
 19. Lionel Groulx, *L'Appel de la race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1922, 278 p.
 20. Antoine Guérin-Lajoie, *Jean Rivard* (1862), Montréal, Librairie Beauchemin, 6^e édition, 1935, 294 p.

Des trois figures proposées par Casgrain, l'Habitant est sans aucun doute l'une des plus répandues, c'est par lui que se perpétue le mythe de la vocation messianique du peuple canadien-français. Si efficace soit-elle, une telle représentation symbolique ne nous convainc guère. Cette image du Père est plutôt celle d'un vaincu ou d'un homme aliéné. Certes, il peut avoir le privilège d'exercer son autorité au sein de la famille, mais plus souvent qu'autrement, il devra y accepter celle de son épouse qui régit les activités de la maison²¹. Dès lors, il se tourne vers ses terres afin d'y exercer son pouvoir légitime. Mais il se sentira ceint de l'autorité du Maître aussi longtemps qu'il ne sortira du périmètre de ses terres!

Après celles Coureur de bois et du Colon, la figure mythique de l'Habitant est celle qui a le plus fréquemment inspiré nos écrivains. Conquis par les Anglais, devant encore lui-même respect à son épouse qui règne sur sa progéniture, le père de famille devra se tourner vers la seule chose qui lui reste: la terre. Il doit composer avec ce que celle-ci lui donne. À la merci des soubresauts de la nature, des

21. Voir à ce sujet l'étude de Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père* (Montréal, Québec-Amérique, 1988, 337 p.) dont le contenu nous propose une interprétation toute nouvelle de la figure du Père, en allant à l'encontre des idées généralement reçues. Bien sûr, certains pères ont régné sur la famille de manière absolue, mais le despotisme ne fut pas le lot de l'ensemble des figures paternelles.

besoins familiaux et de la terre rebelle, sa vie consiste en une lutte incessante contre les éléments de la nature canadienne. Comme ses pères l'ont fait avant lui, et surtout devant la lourdeur de la tâche, il incite ses fils au travail, à la continuité. Ce qu'il désire le plus, c'est d'assurer la descendance de sa lignée. Observons-le à travers trois romans qui ont marqué notre imaginaire littéraire.

*

C'est particulièrement dans le roman de la terre que nous retrouvons la filiation du père avec ses fils. Ainsi dans *La Terre paternelle* (1846) – notre premier roman du terroir – Patrice Lacombe nous offre le tableau d'un paysan qui commet l'erreur de léguer «sa» terre à un fils incapable. Après avoir vu son fils aîné quitter la terre pour les Pays d'en Haut, le père Chauvin ne veut pas en effet voir son cadet poursuivre le même dessein. Il décide donc de se *donner* à lui. Mais ce fils ne peut tout simplement pas remplir les fonctions qui symbolisent la paternité. Acculé à la défaite, il doit vendre la terre ancestrale à des étrangers. Il faudra l'ultime retour du fils aîné, après des années d'errance comme coureur des bois, pour que la terre familiale rede-vienne celle des Chauvin, et qu'ainsi soit assurée la descendance du paysan canadien.

Dans *Trente arpents* (1938) de Ringuet, le paysan Euchariste Moisan est, lui aussi, obligé de laisser sa terre à son deuxième garçon. Suite aux avis très fermes de son curé, le paysan consent en effet à ce que son fils aîné devienne prêtre. Si celui-ci ne peut perpétuer la tradition ancestrale, il pourra néanmoins continuer l'oeuvre des missionnaires en devenant prêtre. Bien malgré lui, Moisan consent donc à léguer sa terre à son deuxième garçon, Étienne, qui ambitionne de posséder le «bien paternel», mais sans avoir à s'occuper du père. Dépossédé de ses biens et de sa terre, Euchariste finira sa vie aux «États», comme gardien de garage, loin de la terre qu'il avait pourtant reçue en héritage. Certes, il était lui-même orphelin — un enfant sans père — dont le destin avait en quelque sorte fait un héritier par défaut... C'est sans doute pour cette raison que ni lui ni ses fils ne semblent pouvoir accéder à la continuité paysanne²².

Un autre modèle du genre est *Menaud, maître draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard. Le roman met en scène la figure héroïque d'un Canadien français, à la fois coureur des bois, colon et paysan, qui ne veut pas laisser un seul pouce de la terre canadienne entre les mains des Anglais. De fait,

22. Voir à ce sujet Guildo Rousseau et Jean Laprise, «Le discours du sol», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 17, n° 67, avril 1982, p. 121-136

Menaud veut sauver les champs qui ont nourri les siens depuis trois cents ans. Malheureusement, il ne pourra léguer son héritage à son fils Joson qui meurt lors de la drave du printemps. Avec *Menaud, maître draveur*, le roman de la survivance nationale prend un tournant important qui marque pour ainsi dire la fin d'un genre. Quelques années plus tard, Germaine Guèvremont transposera à sa façon le drame de la défaite du Père: son roman *Le Survenant* (1945) clôt le cycle terrien de la paternité perdue. C'est dans les faubourgs urbains que les romanciers vont désormais rechercher la figure symbolique du Père.

*

Effectivement, la figure romanesque du père subit une mutation à partir des années 1940. À l'instar de maints critiques de la littérature québécoise contemporaine, il nous faut, à notre tour, constater que l'année 1945 représente un tournant dans la représentation symbolique du père. Non seulement assiste-t-on à la parution du roman *Le Survenant* qui marque — comme nous l'avons vu — la fin du roman de la survivance terrienne, mais paraît la même année *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, qui déracine le père de son monde paysan pour l'installer comme ouvrier dans le monde urbain. Ces deux romans forment en quelque sorte une des charnières principales du roman québécois contemporain: d'une

part, les deux romans font état des valeurs traditionnelles qui marquent encore la société québécoise d'après-guerre; d'autre part, ils tracent un tableau à la fois plein de misère et d'espoir de la vie urbaine.

Aux fonctions paternelles du **Soldat**, du **Pionnier** et du **Prêtre**, qui ont imprégné la littérature québécoise des années 1850 à 1945, succède donc une nouvelle configuration plus dramatique ou tragique de la figure du Père. Trois grandes figures semblent d'ailleurs marquer cette configuration ou cette typologie. Premièrement, la figure de celui que nous appellerons le «**Père à tuer**»; puis celle du «**Père vaincu**»; enfin, celle qui est précisément l'objet de notre mémoire: la figure du «**Père absent**». Traçons brièvement les paramètres de ces trois figures qui ressortent de notre littérature contemporaine.

*

Notre imaginaire littéraire atteste de tout temps une révolte contre l'autorité paternelle. En effet, il s'est toujours trouvé des personnages littéraires – masculins ou féminins – pour contester le Père. Une telle révolte nous semble cependant devenir de plus en plus virulente au fur et à mesure que s'accroît l'exode des Québécois vers la ville. Le roman de la ville marque en effet, à sa façon, la révolte

des fils contre le père, contre les valeurs et les traditions qu'il incarne. Les coutumes des ancêtres fidèles à la terre se voient niées par l'homme qui préfère la vie urbaine à la vie rurale; du même coup, il rompt avec son milieu catholique et français pour se mettre au service des ennemis de sa race, les Anglais, propriétaires des usines qui «asservissent» les Canadiens français. Mais la terre ne peut pas non plus nourrir tous ses fils qui, à leur tour, veulent sortir de l'immobilisme qui a marqué leur société: ils partent donc pour la ville²³, convaincus de se libérer d'un carcan qui les a trop longtemps retenus à la glèbe. Ils veulent devenir maîtres de leur vie. C'est pourquoi ils abandonnent la tradition et, dans un geste de révolte, ils sont prêts à assassiner l'autorité castratrice du Père.

De manière plus générale, la thématique du «Père à tuer» ne se restreint pas exclusivement aux personnages qui perpétuent la tradition paysanne; elle englobe encore toutes les figures du Père qui incarnent, pour ainsi dire, l'autorité familiale ou sociale. En d'autres termes, «le Père à tuer» est celui qui abuse de son pouvoir paternel, qui juge avec sévérité les actes des siens, qui empêche l'épanouissement, ou plus généralement, qui brime la liberté d'autrui. Son

23. Voir à ce sujet Maurice Lemire, «Introduction», *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, tome III, p. XIX-XXI.

omniprésence auprès des siens est telle qu'elle fait de lui un castrateur: celui de qui l'on doit se débarrasser dans la mesure du possible. Ce type de «Père à tuer» – tel que nous venons de le définir – se présente clairement dans notre littérature contemporaine. Paradoxalement, nous utiliserons la figure du «Père enraciné sur sa terre» pour expliciter notre démonstration.

Ce type de Père, nous le retrouvons dans *L'Héritage* de Victor-Lévy Beaulieu²⁴. Xavier Galarneau, le personnage central du roman, a en effet des heurts continuels avec l'ensemble de son entourage. Ses sautes d'humeur, sa volonté d'imposer sa «Loi» se manifestent surtout à l'égard de son fils cadet, Miville. Celui-ci voudrait bien prendre la terre du père, mais Xavier ne l'entend pas ainsi. Il en résulte donc (entre les deux) des confrontations multiples. Finalement, le père finit par chasser le fils de la maison familiale. N'eût été la faiblesse de Miville, les deux en seraient venus aux coups à quelques occasions:

Le poing s'avance, fait ses moulinets à quelques
pouces du visage de Xavier, s'éloigne puis se
dresse encore. Mais dès qu'il effleure le menton de

24. *L'Héritage* est paru en deux tomes chez Stanké. Le premier, *L'automne*, en 1987, puis le second, *L'hiver*, en 1991.

Xavier, c'est comme si une force supérieure à celle de Miville lui cassait l'avant-bras²⁵.

Miville devra donc attendre que les événements se produisent d'eux-mêmes avant d'avoir la terre paternelle. Xavier impose sa «Loi» et personne — à l'exception peut-être de sa fille Myriam — ne pourra le manipuler de manière à le faire déroger de son but. Pour Xavier, l'autorité vient des pères qui se sont succédé de génération en génération; il dit, à ce propos:

Miville, je t'ai permis d'entrer dans la maison, ce que moi-même j'aurais jamais fait si mon père m'avait mis à la porte. Je t'ai permis aussi de t'asseoir à la table, ce que mon père n'aurait pas fait²⁶...

Le zèle qu'emploie Xavier pour qu'on respecte la «Loi» démontre certaines lacunes dans sa personnalité. Sa hargne ainsi que sa sévérité viennent de sa difficulté de vivre avec sa culpabilité. Il compense sa faute incestueuse par un excès de rigidité envers lui-même et envers les autres. L'annonce que Myriam est mère d'un adolescent le pousse aux pires excès:

De toute sa lignée, il va être le seul à mourir dans le plein de l'hiver parce qu'il n'y a pas plus

25. Victor Lévy-Beaulieu, *L'Héritage (l'automne)*, Montréal, Stanké, , 1987, p. 209.

26. Victor Lévy-Beaulieu, *L'Héritage (l'hiver)*, Montréal, Stanké, 1987, p. 29.

d'intégrité que de justice, et pas plus de justice que de Loi²⁷.

Père autoritaire, Xavier cache mal ses faiblesses. Il regrette de ne pas avoir eu sur lui-même le contrôle souhaité. Il est la figure du «Père à tuer» parce qu'il incarne et symbolise à la fois l'autorité absolue sur tous les siens.

*

Le «Père vaincu» est à bien des égards l'antithèse du «Père à tuer». Certes, il cherche lui aussi à dissimuler sa nature derrière une certaine *autorité de surface*. Mais les apparences trahissent une triste réalité. Si, en effet, l'exode de la famille paysanne vers les villes contribue d'une certaine façon à libérer le père de ses responsabilités vis-à-vis de ses ascendants, n'est-il pas juste de croire — et c'est là l'une de nos hypothèses — qu'une telle libération se transforme irrévocablement en défaite. Il est vrai que la figure du Québécois vaincu est depuis longtemps dans notre imaginaire littéraire. Mais il semble bien que depuis les années quarante — soit à partir du moment où la population québécoise est devenue davantage urbaine que rurale — le sentiment de la défaite des pères a pris une place plus

27. *Ibid.*, p. 313.

importante dans notre littérature. Dans le roman historique ou dans le roman régionaliste, le Père-Héros pouvait se replier sur sa paroisse, ouvrir un nouveau lot de colonisation ou encore se consacrer au bien-être de sa famille. Dans le roman de la ville, il est diminué parce que la demeure où il habite avec les siens, n'est plus à lui. La ville ne correspond plus à son identité; non seulement n'est-il propriétaire d'aucune terre, mais le toit sous lequel il vit avec sa famille ne lui appartient pas en propre: c'est un «locataire» et un ouvrier qui travaille pour les Anglais... Évidemment, avec les années, l'omniprésence anglaise se fera de moins en moins sentir, mais d'autres éléments feront en sorte que la figure du père ne sortira pas rehaussée de ce changement de société: l'explosion de la famille, les revendications féminines, les problèmes économiques, les courants d'idées modernes, voilà autant de facteurs qui ne cesseront de rendre encore plus tragique la figure du père.

Les représentations de ce père vaincu sont multiples dans la littérature québécoise contemporaine²⁸. On y rencontre des hommes las de leur routine, de leur travail et laissant tomber leur rôle de père au sein même de la famille. L'épouse prend alors la relève, tandis que l'époux n'a plus qu'à se

28. Voir à ce sujet, l'ouvrage d'André Vanasse, *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés*, Montréal, XYZ, 1990, 121 p.

soumettre à ses exigences. Au mieux garde-t-il une autorité d'apparence, mais son rôle ne s'en trouve que plus dérisoire. La figure d'Arthur Lacasse dans *Bonheur d'occasion* (1945), de Gabrielle Roy, est à ce propos des plus probantes. Voilà, en effet, l'un de nos premiers pères à avoir quitté la campagne pour aller vivre en ville. Or, cet habile menuisier semble incapable de remplir efficacement les fonctions paternelles. Il devra s'enrôler dans l'armée, aller se faire tuer sur les champs de bataille européens pour devenir un héros!

La défaite d'Arthur Lacasse n'est cependant pas unique. Nous la retrouvons dans maintes autres oeuvres québécoises contemporaines. Mais c'est peut-être dans la pièce de théâtre *Au retour des oies blanches* (1969) de Marcel Dubé que cette défaite du père est rendue avec le plus d'intensité. Deux pères y prennent place: le «père supposé» et le «père réel» qui, bien qu'évoqué dès les premières pages, brille par son absence. Le premier, Achille, joue faux. Au plan professionnel, il tente de convaincre ceux qui l'entourent qu'il a été victime d'une machination lui ayant coûté son poste de haut fonctionnaire. Au plan familial, il est manipulé par sa mère de façon à donner l'impression d'être le maître de la famille, mais le dénouement de la pièce fait fondre les apparences. On assiste à la défaite d'un homme faible, contrarié et méprisé par ses proches. Nul ne respecte la figure du père qu'incarne Achille. À peine attirera-t-il la

pitié des autres. On perçoit surtout en lui celui qui n'a jamais vaqué convenablement à ses fonctions de père, tout pris qu'il était dans les filets de sa mère: «En me mettant au monde, son premier devoir -était de faire de moi un homme²⁹», dira de lui son fils Robert aux prises avec des difficultés d'identité sexuelle. Comble de malheur, le troisième tableau nous apprend qu'Achille n'est même pas le père réel de Geneviève.

Voilà donc sous-entendue la figure du «père absent». En effet, le «père réel» de Geneviève, l'énigmatique Thomas, n'est pas présent dans la pièce. Son absence fait de lui un homme mystérieux, charmeur et insaisissable. Il craint qu'on l'arrête, qu'on le fixe, qu'on l'aime. Geneviève, et même avant de savoir que Thomas est son père véritable, en est amoureuse. Toujours est-il qu'elle ne parviendra pas à retenir Thomas; celui-ci la quitte sans lui donner de ses nouvelles pendant un an. Avec lui, surgit dans la littérature québécoise contemporaine la figure même du père qui nous intéresse plus particulièrement: celle du «Père absent».

29. Marcel Dubé, *Au retour des oies blanches*, Montréal, Leméac, p. 69.

CHAPITRE II

LE PÈRE ABSENT

1. Le père manifesté

Plusieurs romans québécois parus au cours des dernières années ont comme point commun l'absence physique du père. Si étonnante que soit cette absence, elle est sans doute le reflet d'une tendance qui origine de la société contemporaine elle-même. Les modèles sociaux de la figure et de la fonction père ont en effet beaucoup changé depuis quelques années. Que l'on parle de l'homme «rose», de l'homme «fleur bleue», de l'homme «faible¹» ou de l'homme «doux²», aucun d'entre eux ne semble s'impliquer émotivement dans son rôle de père de son libre chef. En conséquence, l'enfant (le fils), qui veut entrer en contact avec son père, doit le chercher – consciemment ou non – lorsque la chose est possible. De l'absence à la découverte du père, le fils veut s'en

-
1. Élisabeth Badinter, *XY de l'identité masculine*, Paris, France Loisirs, 1992, p.58.
 2. Lors de l'émission «Les voiles libres» télédiffusée le 29 août 1993 à l'antenne de TV5, le psychanalyste milanais Willy Pasini nuançait les propos d'Élisabeth Badinter à propos de l'identité masculine.

l'absence à la découverte du père, le fils veut s'en approcher par la pensée, l'imagination. Notre deuxième chapitre vise justement à élaborer la figure du père telle que désirée, souhaitée par les fils de nos deux romans.

*

Des deux premiers romans de Sylvain Trudel, c'est certainement dans *Terre du roi Christian*³ que se manifeste le plus consciemment chez le jeune héros le désir du père. Luc est en effet à une étape de son développement intellectuel et affectif qui nécessite différentes choses de la part de son géniteur absent. Il en va autrement du jeune Hugues Francoeur dans *Le Souffle de l'Harmattan*⁴, qui paraît être «accroché» à la figure de la mère. Hugues parle rarement de son père naturel et, lorsqu'il le fait, c'est toujours en termes cinglants et sans pitié. Il faut toutefois noter que son besoin de «correspondance» – besoin qui s'explique d'ailleurs lorsqu'on se tourne du côté de son copain Habéké – pourrait être interprété comme une recherche différée de la figure du père. Justement, l'attachement qu'Hugues éprouve pour Habéké lui vient du fait que celui-ci connaît les traditions lui venant de ses origines, de son peuple, de ses pères.

3. *Terre du roi Christian*, Montréal, Les Quinze, 1989, 195 p.

4. *Le Souffle de l'Harmattan*, Montréal, Les Quinze, 1988, 146 p.

Autrement dit, le désir du père se manifeste pleinement chez Hugues, mais de manière inconsciente, par l'intermédiaire de Habéké.

*

Avant d'aller plus loin dans l'étude de cette figure du «Père absent», il nous faut résumer l'action des personnages-enfants et celle de leurs prétendus pères. Débutons par le premier roman de Trudel: *Le souffle de l'Harmattan*. De prime abord, Hugues, le héros de ce roman, ne semble pas être à la recherche de son père. Par contre, comme nous l'avons mentionné ci-haut, l'importance du lien qui le lie à Habéké fait de celui-ci un père symbolique⁵, un substitut du père géniteur. Les premiers mots formulés par Hugues – narrateur de sa propre aventure – montrent la considération qu'il éprouve envers Habéké:

Habéké Axoum c'était le plus intelligent de tous parce qu'avec ça il avait la naïveté et tout chez lui pouvait se faire⁶.

5. Nous nommons ainsi le personnage qui remplacera le père absent. En quelque sorte, c'est un père «différé». Il ne faut donc pas le confondre avec le Père Symbolique dont nous traitons dans la présentation du père en psychanalyse au chapitre précédent.

6. *Ibid.*, p. 9.

Hugues semble voir en Habéké l'«incarnation» de l'intelligence, de la spontanéité et de la faisabilité. En y réfléchissant, on peut facilement établir une relation entre les qualités perçues chez cet ami et celles que l'on serait en droit de retrouver dans l'esprit d'un jeune fils envers son père. Or, Hugues est privé de son père géniteur depuis au moins l'âge de six mois. Il n'est donc pas étonnant de le voir se tourner vers un autre garçon et d'y projeter ces attributs.

Autre «père symbolique», Claude, le père «adaptatif» de Hugues. Certes, dans l'esprit de celui-ci, Claude n'incarne pas le père véritable ni le père désiré par le fils. Il fut néanmoins dans le passé un modèle pour l'enfant qu'il recueillit. Mais au stade où en est Hugues dans le roman, l'enfant se sent trahi par celui qui lui a trop longtemps caché son histoire. La relation de Hugues avec «ses pères» n'est donc pas simple. Elle cache surtout l'armertune d'un fils envers son père géniteur tenu responsable de sa présence sur terre.

Dans son second roman, *Terre du roi Christian*, Trudel met en scène un fils, qui d'emblée, est en quête de son père. Luc Dionne veut entrer en contact permanent avec son père, Xavier. Or le travail de ce dernier, de même que ses aspirations, le poussent à l'extérieur de la maison familiale

pendant de longues périodes. De fait, il ne passe que cinq jours par mois avec les siens⁷. Xavier travaille sur un traversier entre Matane et Baie-Comeau. La navigation, le fleuve, le voyage font partie intégrante de sa personnalité, de sa vie. Sans doute, le goût pour une telle vie aventureuse lui vient-il de son père qui était également marin. L'amour de la mer, du voyage, de l'errance, semble se transmettre de père en fils dans la famille Dionne. Mais Luc accepte mal l'éloignement de son père; il est en âge de se poser des questions dont, croit-il, son père est le seul à détenir les réponses. Xavier, quant à lui, lorsqu'il est présent, ne prend pas le temps de s'approcher de son fils aîné. Devant le mutisme et surtout l'absence de son père, Luc surinvestit l'image qu'il s'en fait ou le rejette totalement à l'occasion. Mais un tel rejet, bien qu'occasionnel, ne fait qu'accroître l'importance de l'image du père vis-à-vis du fils. Luc éprouve ce que Freud a cherché à démontrer avec sa théorie du jeu de «For» «da⁸»: l'absence est une présence aussi réelle qu'imaginaire.

* * *

7. *Terre du roi Christian*, p. 25.

8. Voir Sami ali dans *L'espace imaginaire*, Galimard, 1974, p. 44-59.

2. Les figures du père désiré

Ces différentes figures discursives du père désiré, comment doit-on les interroger? Comment faire ressortir les significations symboliques qui leur sont sous-jacentes? Comment surtout percevoir les interrelations qui se tissent entre elles et qui, par le fait même, produisent la représentation imaginaire du Père dans chacun de ces deux romans? Pour ce faire, nous avons pensé soumettre ces figures à une certaine catégorisation: c'est-à-dire à les étudier à la lumière de la figurativité narrative susceptible d'agir à un niveau plus profond du discours romanesque. Une telle figurativité s'organise, croyons-nous, autour de trois FIGURES-MATRICES — ou trois STRUCTURES FIGURATIVES — qui sont celle du PÈRE COMPAGNON, du PÈRE IDÉALISÉ et du PÈRE INITIATEUR. Ces trois FIGURES-MATRICES nous apparaissent, tant au plan théorique que méthodologique, comme les modèles à partir desquels les héros entreprennent leur quête.

*

En effet, lorsqu'il s'agit de la figure du *père incarné absent*, le premier souhait du fils semble vouloir se diriger du côté d'un père «accessible», quotidien, affectueux et conso-lateur; autrement dit, être en présence d'un PÈRE COMPAGNON. Ce premier type de figures paternelles se présente

à maintes reprises dans les romans que nous avons choisi d'étudier. À divers degrés, les fils ressentent le besoin de cette présence, parfois de manière confuse, parfois violemment: «J'ai senti un grand besoin d'Habéké comme le *compagnon inséparable* de non vivant⁹», confie le jeune héros du *Souffle de l'Harmattan*. De fait, la notion de compagnon apparaît essentielle à Hugues. Pour lui, la compagnie d'Habéké signifie davantage que la simple camaraderie entre enfants. La camaraderie se présente à plusieurs occasions et souvent elle est liée, par Hugues lui-même, à la vie. Un peu comme s'il fallait s'accrocher à autrui pour vivre. Son expression «Pour vivre, il faut correspondre¹⁰» est éloquente à ce propos. Hugues veut correspondre avec Habéké, c'est à lui qu'il décide de s'accrocher. Il choisit un compagnon en fonction de ses qualités et, comme nous l'avons vu plus haut, ces mêmes qualités exercent un rapprochement entre Habéké et le père.

Dans *Terre du roi Christian*, le narrateur ne laisse aucun doute. Avant d'accéder à la figure idéale du père héros, le fils doit d'abord parvenir au père «quotidien», qui permettra au fils de développer son identification vis-à-vis de l'adulte. La présence du père compagnon près du fils paraît souhaitée parce que la figure héroïque n'est pas

9. *Op cit.*, p. 29.

10. *Ibid*, p. 20.

effectivement présente pour lui. Sans être un pis aller, disons simplement que le père compagnon prend de l'importance en l'absence de l'autre.

Tandis que pour Luc, seul sur la berge, sans héros, Xavier prenait l'allure d'une notion fondamentale¹¹.

Que peut représenter cette «figure-matrice» qu'incarne le père compagnon? Nous serions portés à croire qu'elle se situe au centre même de l'individu, de l'enfant. Suivant Guy Corneau, «Manquer de père, c'est manquer de colonne vertébrale¹²». Ainsi ce «père compagnon» répondrait directement à la fonction structurante qu'occupe le père chez le jeune fils. Il faut donc reconnaître le facteur de l'identification comme essentiel chez nos deux personnages: Luc tentera d'aller directement à son père afin de s'y faire reconnaître; Hugues optera pour un substitut afin de combler son manque d'affection et de sécurité. Voilà qui illustre l'importance de cette figure paternelle au niveau inconscient de l'enfant. Voyons maintenant comment consciemment elle répond à des besoins précis.

La première fonction de la figure du *père compagnon* désiré réfère au besoin de consolation qu'éprouve l'enfant. Un tel besoin se fait surtout sentir chez Luc, le jeune héros

11. *Op.cit.*, p. 32.

12. *Père manquant fils manqué*, p. 39.

de *Terre du roi Christian*, lorsque l'enfant expérimente la peur. Luc cherche en effet la présence d'un être capable de le rassurer. Mais la responsabilité de rassurer ne peut être accomplie par qui le veut:

Quand il était enfant, il ne savait que pleurer et il se retrouvait chaque fois dans les bras de sa mère, dans les bras d'Eloïse sa grand-mère, dans les bras de Janvier son grand-père, dans les bras de ses oncles et de ses tantes. Il n'y a que son père qui n'avait pas de bras, car son père était ailleurs, c'était sa fonction¹³.

Pourtant, instinctivement, le fils veut son père pour remplir cette fonction:

Dès qu'elle (la mère) avait quitté la chambre, les yeux de Luc s'ouvraient dans la noirceur à la recherche de son père¹⁴.

Invariablement, Luc songe à son père. Comme s'il n'y avait que lui pour résoudre ses craintes. La fonction du père consolateur nous amène vers une autre fonction qui la complète: la fonction affective.

*

13. *Terre du roi Christian*, p. 17.

14. *Ibid.*, p. 36.

Par fonction «affective», nous entendons toute manifestation de la figure du père désiré qui relève de l'ordre de la sensibilité, des sentiments et des émotions. Évidemment, les lacunes de la figure paternelle s'insérant dans ce registre sont multiples au plan de l'action romanesque. D'où l'intérêt d'observer sa présence dans la figure paternelle désirée¹⁵. Ardemment souhaité par Luc, ce père compagnon affectueux se veut une des plaques tournantes du second roman. Luc se questionne sur les capacités de son père à cet effet:

Luc pensait souvent à Xavier en se demandant ce que celui-ci était prêt à donner. Il aurait voulu l'emmener sur un grand pont pour lui demander de prouver son amour en se lançant dans le vide, et il imaginait Xavier calculant mentalement la hauteur du pont et décidant de ne pas sauter. Luc pensait que quelqu'un qui aime vraiment ne s'arrête pas à ces mathématiques¹⁶.

-
15. L'image même du père semble presque se définir à priori sur cette lacune, qui nous apparaît centrale dans le roman québécois contemporain. Peut-être un tel manque d'affectivité est-il aussi central dans la réalité familiale. Pour Christopher Lasch, «l'absence émotionnelle du père au sein de la famille fait de la mère le parent dominant»; et Lasch d'ajouter que cette dominance maternelle «ne se fait pas tant sentir dans la vie quotidienne, que dans les fantasmes de l'enfant (où le père joue également une part active). Dans ce sens, la mère américaine est, elle aussi, un parent absent» (*Le Complexe de Narcisse. La nouvelle sensibilité américaine*, traduit de l'américain par Michel L. Landa, Paris, Robert Laffont, 1981, p. 259).
16. *Terre du roi Christian*, p. 98.

Cette manière fantaisiste de percevoir la preuve d'amour recèle certaines ambiguïtés. Comme si, pour prouver son amour au fils, le père devait mettre sa propre vie en danger. Comme si la vie même de Xavier n'avait pas plus d'importance que l'amour dont il devrait faire preuve envers son fils. Luc semble désirer une preuve d'amour absolue de la part de son père. L'amour d'un père envers son fils étant tributaire de sa propre vie!

Ce désir du père affectueux se présente même parfois de façon violente. Cette fois-ci, c'est l'ami de Luc, Christian, qui en ressent le besoin:

Luc ne comprenait pas ce sentiment d'abandon dont Christian souffrait, et ne savait pas qu'il était important pour ce dernier de provoquer Dieu, de le faire réagir en posant des gestes répréhensibles, de chercher à lui faire du mal, de lui crier des injures pour se faire entendre, pour se faire remarquer, pour se faire aimer tout bêtement¹⁷.

Encore une fois, il apparaît que le sentiment d'abandon provoque le désir d'implication affective du père. Par surcroît, plus le sentiment est vécu intensément, plus les demandes du fils seront exigées âprement.

*

17. *Ibid.*, p. 127.

A la figure du «père compagnon» virtuellement accessible, succède la manifestation paternelle la plus surinvestie: celle du «père idéalisé», dont la configuration narrative se démarque suivant trois types bien précis: le *père héros*, le *père aventurier* et le *père ancestral*. Voyons d'abord le premier type.

Le substantif héros – dont on se sert beaucoup trop – s'applique littéralement dans l'analyse de notre corpus. Sans que nos oeuvres tiennent de l'épopée, les pères imaginés se comparent à l'occasion aux Héraclès, Hercule, Achille... Plus d'une fois, ils remplissent les conditions pour accéder à la stature héroïque¹⁸, allant jusqu'à dépasser, il va sans dire, les possibilités humaines; les pères réussissent des exploits typiques, tels des combats contre les monstres; ils sauvent leurs fils et leur permettent ainsi d'accéder à une nouvelle vie.

Le surinvestissement de la part des fils provient directement de ce processus d'idéalisation. De fait, ce processus pousse l'objet investi ou désiré vers sa perfection. Notons que chez Trudel, cette idéalisation du père se déploie particulièrement au niveau intellectuel. Évidemment, le héros mythique traditionnel étant Héraclès

18. Voir à ce sujet Philippe Sellier, *Le mythe du héros*, Paris, Sellier, Bordas, 1970, 207 p.

(Hercule), on conçoit que le père désiré décrit par Trudel diffère de celui à qui l'on pense initialement. Mais au risque de se répéter, le père héros trudélien atteint les exigences pour mériter son titre. Il accédera à l'excellence grâce à son esprit, non à sa force virile.

*

C'est avec Habéké que le jeune Hugues découvre la vie dans *Le Souffle de l'Harmattan*. Père symbolique, Habéké incarne efficacement ce que Hugues désire en un père: «[...] il a l'intelligence, le courage et les croyances...¹⁹». D'ailleurs, non seulement Habéké est-il perçu comme détenteur de l'intelligence mais, dès ses premiers mots de narrateur, Hugues insiste: «Habéké Axoum c'était le plus intelligent de tous...²⁰» Cette intelligence servira les enfants dans leurs diverses aventures, comme elle a d'ailleurs permis à Habéké lui-même de survivre lorsqu'il vivait dans son pays d'origine. Hugues croit naïvement qu'il a pu inventer l'eau alors que les siens mouraient de sécheresse. Ainsi, l'idée de la «croyance» contribue grandement à l'intelligence d'Habéké. Contrairement à Hugues, Habéké connaît ses origines, ses traditions. Voilà qui importe également aux yeux de Hugues, puisque lui ne connaît rien à ses origines.

19. *Le souffle de l'Harmattan*, p. 95.

20. *Ibid.* p. 9.

Troisième élément recherché dans la personnalité d'Habéké: le courage. Mais une telle vertu sert moins à affronter les monstres ou les situations risquées qu'à refuser de se laisser dominer par les difficultés que la vie lui fait subir. Un tel courage fait donc d'Habéké un être exceptionnel aux yeux de Hugues. N'est-il parvenu à survivre alors qu'il a assisté à la mort des membres de sa famille et des siens? En ce sens, c'est un modèle pour Hugues qui, depuis que ses parents adoptifs lui ont avoué qu'ils l'avaient adopté, a besoin de croire en la vie. Comme il le dit lui-même, «Il avait le courage cet Habéké. C'était un vrai exemple²¹».

*

La figure romanesque du «père aventurier» est une autre variante du père idéalisé (ou désiré) par le fils. Cette figure du père nous semble la plus pure. Que l'on pense à Admundsen dans *Le Souffle de l'Harmattan* ou à Xavier dans *Terre du roi Christian*, la notion d'explorateur fait entrer l'enfant dans une rêverie où il voit des hommes démesurés.

Xavier, le père de Luc, est sans doute le type même du «père aventurier». Par son métier — il est un homme de la mer

21. *Ibid.*, p. 23.

— il ne peut être vulgairement ordinaire. Luc l'imagine comme un «trafiquant d'épices ou d'or²²», ou encore comme un sauveur. Il devient «[...] un amiral mythologique d'un vaisseau fabuleux voguant vers le milieu du monde...²³». La figure idéalisée rejoint pratiquement celle d'un dieu. Cette rencontre du père-idéalisé et du père-dieu est souhaitée manifestement à une autre occasion. Cette fois-ci, elle atteint son apothéose:

Luc rêvait d'un héros qui pourrait l'emmener en ce lieu d'où partent tous les chemins. L'enfant qui ne connaît pas le milieu du monde ne sait pas quelle direction prendre. Il piétine. Il cherche. Il erre. Il gaspille sa vie à espérer²⁴.

De fait, la présence du père idéalisé est pressentie pour que le fils acquière la connaissance du monde. Remarquons que l'initiation recherchée permettrait d'ailleurs d'obtenir un savoir extraordinaire, qui ouvrirait littéralement le monde à son détenteur. Mais nous reviendrons sur cette notion d'initiation plus loin. Abordons sommairement notre dernier type de figures du père idéalisé: celle du «père ancestral».

*

22. *Terre du roi Christian*, p. 25.

23. *Ibid.*, p. 148.

24. *Ibid.*, p. 57.

Le père ancestral ou «l'aïeul» ne cesse d'être poursuivi par Habéké. Le grand-père d'Habéké – nommé Bélika – disparut alors qu'il travaillait sur un chemin de fer en Afrique²⁵. Curieusement, Habéké traite davantage de son grand-père que de son père. Encore une fois, croyons-nous, l'idéalisation a fait son oeuvre. Parce qu'il a eu une vie aventureuse, ainsi qu'une fin peu banale, cet aïeul inspire son petit-fils. Habéké le cherche tantôt avec acharnement, tantôt inconsciemment. Le moindre signe lui laisse croire en la présence de son grand-père; entre autres, lors du septième chapitre²⁶, lorsque Habéké découvre une pipe près d'un chemin de fer; un tel indice suffit pour lui faire croire en la présence de son grand-père. Le jeune Africain va plus loin lorsqu'il invoque les esprits de ses ancêtres²⁷. Selon un rituel imaginé à partir de ceux de son peuple, il tente de communiquer avec l'esprit de son aïeul en compagnie de Hugues et d'Odile. Malheureusement, Hugues, notre narrateur, est le seul à ne pas avoir eu l'apparition.

Mais le besoin de pratiques ritualisées, de correspondances cosmiques, de tradition est au centre du *Souffle de l'Harmattan*. À défaut de pouvoir entrer en contact avec leurs ancêtres réels, Hugues et Habéké rêvent de créer leur monde,

25. *Le souffle de l'Harmattan*, p.22.

26. *Ibid.*, p. 33-38.

27. *Ibid.*, p. 76-79.

leurs descendance isolées du reste de la civilisation. Le père ancestral désiré par les fils désigne bien l'envie qu'ils ont d'être «fixés» à autrui, dans la permanence ancestrale. Comme s'il fallait vivre pour ceux qui nous ont donné la vie et comme si nos descendants nous permettaient de vivre à travers eux.

*

Un dernier type complète notre taxinomie du père désiré: «le père initiateur». Précisons sans plus tarder que lors d'une initiation – prise en son sens traditionnel – le père ne doit et ne peut accomplir la tâche d'initiateur ou de tuteur²⁸. En ce qui a trait au désir des fils de notre corpus, il en est autrement: les fils souhaitent que leurs pères soient leur tuteur. C'est par le père initiateur que le fils espère obtenir un savoir sur lui-même et sur le monde qui l'entoure. Voyons comment cette figure se présente dans nos deux romans.

Comme nous l'avons vu précédemment, Hugues espère beaucoup de son ami Habéké. Le jeune homme porteur du savoir et de la tradition se veut un guide tout désigné pour le fils abandonné qu'est Hugues. Dès le début du roman, Hugues

28. Simone Vierne, *Rite, roman, initiation*, p. 60.

confirme son besoin de correspondance à Habéké par sa volonté de se marier au jeune Noir²⁹. Il s'unit à celui qui pourra l'introduire à une culture. La cérémonie de mariage des enfants suit certaines étapes qui tiennent du véritable rituel. Le tout se présente comme un préalable aux différentes initiations, aux différents voyages qui suivront dans le roman.

Les aspirations qu'entretient Hugues envers Habéké révèlent un besoin de dépassement. C'est, entre autres, grâce à celui-ci que Hugues pourra conquérir le grand Nord:

Habéké ne devait pas mourir. On avait trop de pôles à conquérir pour penser à la mort. J'ai senti un grand besoin d'Habéké comme le compagnon inséparable de mon vivant³⁰.

De fait, la présence d'Habéké est essentielle. Hugues ne saurait parvenir seul à accomplir ce qu'il prévoit faire. Pensons surtout au voyage du duo sur la voie ferrée³¹. Habéké avait permis à Hugues de croire en l'«Exil». Son tuteur lui avait également laissé envisager qu'ils pourraient rejoindre Soljenitsyne, le pôle Nord, l'Afrique, la Chine... Hugues désirait une foule de choses éparses de la part d'Habéké en tant qu'initiateur; ses trop grandes ambitions seront

29. *Le souffle de l'Harmattan*, p. 30.

30. *Ibid.*, p. 29.

31. *Ibid.*, p. 59-72.

évidemment bafouées, mais il ne cessera de croire, de suivre Habéké. La confiance ajoutée à l'urgence d'agir explique les espoirs qu'il place en son ami lors de leur voyage final. Le chapitre vingt et un³² donnera lieu à une autre initiation que celle que Hugues avait prévue. Néanmoins, il demeure que dans l'ultime effort de libération qui marque le dénouement du *Souffle de l'Harmattan*, Hugues avait placé tous ses espoirs en Habéké, qui devait les mener «en Exil» vers l'Ailleurs désiré...

Habéké était installé dans le hublot de direction avec les mains déjà prêtes sur le gouvernail³³.

Voilà l'ultime initiation souhaitée par Hugues, la plus légitime, la plus hardie, mais la plus démesurée.

*

La plus pure manifestation du père initiateur se trouve, croyons-nous, chez Xavier dans *Terre du roi Christian*. Le premier désir de Luc n'est pas des plus extravagants: en effet, il veut simplement qu'on l'aide à devenir un homme:

Les roches lui parlaient roche, les arbres lui parlaient arbre, les merles lui parlaient merle,

32. *Ibid.*, p. 137-140.

33. *Ibid.*, p. 138.

mais ce n'est ni d'un merle, ni d'un arbre, ni d'une roche qu'un enfant a besoin pour apprendre à devenir un homme³⁴.

La solitude et le désarroi entourant Luc peuvent expliquer qu'il recherche son père afin de s'acquitter de cette tâche. Un passage du roman nous montre d'ailleurs jusqu'à quel point Luc ressent un besoin pressant d'apprendre à être un homme grâce à son père, et ce, au détriment de sa mère:

En apercevant les petits attributs mâles de l'enfant, elle s'est mise à pleurer, se sentant coupable de n'avoir désiré qu'une fille, et dans un élan d'amour, elle a pensé que son fils serait toujours le plus beau des fils même si un jour il devait aller tuer des gens à la guerre³⁵.

Avec pareille influence maternelle, le fils veut qu'on le sécurise sur sa nature humaine. Luc a besoin du père dépeint précédemment:

[...] avant de vieillir et d'espérer faire de belles et grandes choses, il faut d'abord connaître ce point de notre monde où rien ne glisse vers les pourtours, où tout tient en équilibre, où aucun être n'est appelé vers le néant³⁶.

34. *Ibid.*, p. 12.

35. *Ibid.*, p. 16.

36. *Ibid.*, p. 122.

Luc désire être initié à son équilibre intérieur, à sa confiance en la vie et en ses moyens. Cette initiation doit s'accomplir lorsque l'enfant est en bas âge. Fondamentalement, cette confiance en soi nous semble être une des clefs du roman (la peur y étant omniprésente). La manifestation ultime du père initiateur se présente comme le ressort même de la quête du héros:

Luc rêvait d'un héros qui pourrait l'emmener en ce lieu d'où partent tous les chemins. L'enfant qui ne connaît pas le milieu du monde ne sait pas quelle direction prendre. Il piétine. Il cherche. Il erre. [...] Il aimait croire qu'il y avait une voix, quelque part, pour le guider, et il espérait un jour l'entendre³⁷.

*

Ainsi la figure du père-héros-initiateur se présente comme le surmoi idéal auquel rêve le jeune Luc. Plus encore, il y a dans cette figure un aspect divin du père qui ressort à travers toutes ses modulations. Si le fils peut lui aussi être issu d'un tel ascendant, d'une telle influence, d'une telle connaissance, il ne peut faire autrement que de devenir lui-même un dieu. Mais pour arriver à une telle figure héroïque, il faut que le fils accomplisse sa quête, qu'il réussisse ses voyages initiatiques.

37. *Ibid.*, p. 57.

CHAPITRE III

LE VOYAGE INITIATIQUE

1. L'initiation

Afin de pallier à l'absence du père géniteur, le fils optera pour différents pères symboliques. La tâche de ceux-ci sera de prodiguer certains enseignements au fils, mais également de l'accompagner dans sa recherche de soi, dans ses questionnements, bref, de le suivre dans sa quête initiatique, dont ils seront les maîtres et le fils, l'initié. Dans les romans de Trudel, cette initiation se fait - comme c'est souvent le cas pour ce type de roman d'apprentissage - grâce à un voyage entrepris par le jeune héros. Il nous faut néanmoins préciser que nous n'entendons pas établir de façon précise la dimension chronologique (ou la temporalité) de ce parcours initiatique. Le récit narratif de ce «voyage» devra ici être considéré en son sens large, c'est-à-dire comme l'histoire d'un déplacement, d'un éloignement appréciable par rapport à un lieu initialement donné. Ces déplacements pourront donc être appréciés en vertu

de la «distance narrative» parcourue et atteinte par le fils et non en nombre de kilomètres.

*

Mais qu'est-ce que l'initiation? Eliade la définit ainsi:

On comprend généralement par initiation un ensemble de rites et d'enseignements oraux qui poursuit la modification radicale du statut religieux et social du sujet à initier¹.

Ainsi grâce à une initiation, l'individu peut atteindre une étape supérieure dans sa vie et en lui-même. L'initiation peut se présenter de plusieurs façons. Très anciennes et répandues sur les cinq continents, ses pratiques se sont propagées parmi les peuplades primitives jusqu'aux sectes religieuses d'aujourd'hui, en passant par la Franc-Maçonnerie². Dans son essai *Rite, roman, initiation*, Simone Vierne fixe les bases des différentes cérémonies initiatiques reconnues. Elle dégage tout particulièrement trois séquences générales à travers lesquelles doit s'accomplir la quête

-
1. Mircea Eliade, *Naissances Mystiques*, Paris, Gallimard, 1959, p.10.
 2. Voir à ce sujet Simone Vierne, *Rite, roman initiation*, p. 8-11.

initiatique: la préparation, la mort initiatique et la nouvelle naissance³. Observons-les tour à tour.

Lors de la préparation de l'initiation, le novice demeure à l'écart des préparatifs de même que des profanes. Il doit simplement attendre le moment de l'initiation. Cette phase d'attente contribue à la disposition spirituelle du myste. Pendant ce temps, on aménage les lieux sacrés où se tiendra l'initiation selon les rites. Finalement, on purifie le myste. La purification peut exiger un simple lavement ou exiger la présence d'un chef religieux qui «introduit» le non-initié à un certain mystère. Simone Vierne précise:

Le lieu sacré, hors de l'espace courant et la purification ont ceci de commun qu'elles impliquent, pour le futur initié, une rupture avec le monde profane qu'il s'agisse de l'univers maternel ou du passé personnel du myste⁴.

La préparation terminée, la quête initiatique proprement dite peut débiter. Deux caractéristiques marquent obligatoirement ce voyage dans l'au-delà: d'une part, la perte de

3. *Ibid*, p. 13. Il importe de rappeler que ces trois séquences correspondent «à la triade des épreuves performanciennes» définies par la sémiotique narrative, soit les épreuves *qualifiante*, *principale* et *glorifiante*, qui signifient respectivement: l'acquisition de la *compétence*, l'accomplissement de la *performance* et la *reconnaissance* du héros ou la *sanction* de sa quête. Voir à ce sujet Jean-Michel Adam, *Le Récit*, p. 69.

4. *Ibid.*, p. 17.

connaissance de l'individu avant son entrée dans l'autre monde; d'autre part, l'impossibilité d'accès au lieu sacré, ce qui accentue l'aspect périlleux de l'entreprise. Ces deux caractéristiques respectées, on peut alors considérer la mort initiatique sous différents aspects: les rituels de mise à mort (qui impliquent souvent des tortures), le retour à l'état embryonnaire, la descente aux enfers et/ou la montée au ciel⁵. Remarquons que les cultures ont mis l'accent sur l'un ou l'autre de ces différents types d'initiation, les trois pouvant, à la limite, se présenter en une même initiation.

Ultimement, les étapes de la mort initiatique achevées, le nouvel initié atteint le but de sa démarche, la nouvelle naissance. Fort d'un nouveau savoir, d'une nouvelle maturité, il parvient, en un sens, à son nouvel être. Il aura laissé derrière lui son état antérieur. Il reviendra certes vivre dans le monde d'où il vient, mais pourra désormais supporter davantage la douleur et la souffrance reliées à ce monde, puisqu'il aura déjà expérimenté la mort. Nous aborderons plus précisément la séquence narrative de la «nouvelle naissance» de notre héros lors du dernier chapitre de notre mémoire. Tournons-nous d'abord vers les deux premières étapes de

5. *Ibid.*, p. 22.

l'initiation telles que décrites dans notre corpus littéraire.

*

Comme nous l'avons spécifié en début du chapitre, les acteurs à qui il incombe de jouer le rôle de fils recherchent l'initiation afin de combler le manque causé par l'absence du père géniteur. Certes, les initiations narratives qu'ils doivent tour à tour subir ne reproduisent pas ipso facto les schémas d'initiation définis par Simone Vierne. Considérant cependant leur caractère improvisé et l'âge des initiés, nous croyons qu'elles présentent suffisamment de similitudes avec ceux-ci pour être considérées comme significatives. Nous croyons que les grandes étapes de l'initiation sont respectées à travers les voyages qu'entreprennent les héros de nos deux romans. Deux voyages par roman, quatre en tout, qui régissent la quête romanesque: deux voyages que l'on pourrait qualifier de préparatoires, et deux autres que l'on peut considérer comme des voyages dans l'au-delà.

* * *

2. Le voyage préparatoire

Ce premier type de voyage apparaît essentiel. Non seulement rejoint-il nos hypothèses concernant la préparation du myste mais en plus, il permet la gradation, l'évolution

des récits. Les personnages de nos romans ne pourraient accéder à leur voyage final (voyage dans l'au-delà) s'ils n'avaient acquis précédemment l'expérience nécessaire. Celle-ci, désignée sous l'appellation de compétence en sémiotique narrative, se compose d'un savoir, d'un pouvoir et d'un savoir-faire. Décrivons donc ces voyages initiatiques en débutant par celui narré dans le premier roman de Trudel.

*

De nos deux romans, *Le Souffle de l'Harmattan* est certes celui où les déplacements sont les plus fréquents. Les enfants (Hugues et Habéké) se comparent à l'explorateur Roald Amundsen qui a participé à des expéditions d'exploration de l'Antarctique et du pôle Sud. De plus, ils veulent se rendre tour à tour en Afrique, dans le grand Nord, en Suisse et en Chine. Bref, ils veulent aller n'importe où, pourvu que ce soit loin des parents ou de ce qu'ils appellent l'ère adulte. Le premier voyage important en ce sens se situe au treizième chapitre du roman⁶. Hugues et Habéké se construisent un véhicule avec lequel ils peuvent voyager sur les voies ferrées. Le but de ce voyage est multiple. Premièrement, ils veulent transpercer le monde apparent qui les entoure pour voir ce qui se trouve de l'autre côté du carton-pâte⁷. Ils

6. *Le Souffle de l'Harmattan*, p. 59-72.

7. *Ibid.*, p. 59.

cherchent donc la réalité qu'ils croient leur échapper. Leur quête doit demeurer secrète puisque leurs "demis" (ils nomment ainsi leurs parents adoptifs) ne pourraient que refuser pareille entreprise, surtout que Habéké veut, en utilisant la voie ferrée, rejoindre son grand-père, Békila, décédé dans les circonstances que l'on connaît⁸. Comme Habéké le dit si bien, «c'est pour un voyage dans le temps»⁹ qu'ils partent. La quête des origines semble également expliquer leur entreprise. Un peu comme s'il n'y avait que la filiation, que le lien avec les origines qui permette d'accéder au vrai, à la réalité.

Dans les faits, ce voyage leur fait connaître la peur. Se croyant près de Békila (mi-mort, mi-vivant), ils craignent les lions qu'ils pensent être près d'eux. Autrement dit, ils se croient rendus en Afrique! Les précautions qu'ils avaient prises leur semblent insignifiantes. Après avoir passé une nuit blanche, ils retournent sur leurs pas, préférant à l'aventure, le confort et la sécurité du milieu familial. Mais avant de quitter le lieu où ils ont passé des heures atroces, Habéké désire rapporter un souvenir, une preuve de l'exploit qu'ils viennent d'accomplir. Ce sera une vieille pelle ainsi qu'un crâne et un fémur qu'il croit être ceux de

8. *Ibid.*, p. 22.

9. *Ibid.*, p. 60.

Békila¹⁰. Grâce à ces vestiges, Habéké sculptera une flûte (dans le fémur) et modèlera un masque de terre cuite (à partir du crâne). Ces deux instruments lui permettront plus tard¹¹ d'entrer en contact avec les esprits de ses aïeux et, après avoir réussi tant bien que mal cet exploit, il aura liquidé son besoin de retrouver son grand-père. Quant à Hugues, il réalisera la difficulté de vivre séparé des autres et, surtout, que tout avenir ne peut se concevoir sans la présence d'Odile, la jeune amie des deux garçons. Le vague besoin des garçons de se rendre en Exil, simplement pressenti jusqu'alors, se précisera et se renforcera.

En somme, ce voyage permet aux deux héros d'expérimenter l'isolement et la peur. Habéké délaissera le souvenir de son grand-père et Hugues prendra conscience de l'importance d'Odile. Si leur aventure ne leur a pas apporté de satisfaction quant à leurs questionnements initiaux, elle leur a néanmoins tracé la voie afin d'accéder à leur ultime voyage initiatique, étudié plus loin dans ce chapitre. Voyons d'abord la préparation initiatique dans notre second roman.

*

10. *Ibid.*, p. 71.

11. Voir le chapitre 14 du roman, p. 73-79.

Le voyage préparatoire montré dans *Terre du roi Christian* se fait en plusieurs étapes. Luc croit approprié de se couper de sa famille, de son village à plus d'une occasion. Il se dirige toujours au même endroit lorsque le besoin de résoudre un mystère important se manifeste. C'est ainsi qu'instinctivement, il se rend chez Delphine¹², qui vit seule, recluse sur une petite île. Son titre de sage-femme et les douleurs que la vie lui a apportées ont fait en sorte qu'elle est rejetée et qu'elle devient «la folle du marais»¹³.

Luc doit donc traverser une partie du Richelieu en chaloupe pour se rendre chez la «Folle de l'île». Bien que la traversée de la rivière ne soit pas exploitée à fond par l'auteur, on sent que la séparation entre l'île et la rive est importante pour le jeune garçon. La différence entre les lieux se manifeste clairement dans le discours de Luc. Il ose parler de son désir de devenir chaman grâce à celle qu'il qualifie de «déesse des Connaissances»¹⁴. Quant à Delphine, elle lui parle des langues qu'elle a inventées¹⁵. Bref, la communication entre les deux personnages leur permet d'échanger sur des sujets dont ils ne peuvent traiter avec n'importe qui. Delphine deviendra un genre de mentor lorsque Luc s'éloignera de chez lui. Elle remplacera aussi sa grand-

12. *Terre du roi Christian*, p. 69.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 175.

15. *Ibid.*, p. 80.

mère Blanche lorsque celle-ci sera retrouvée morte en Islande. Luc éprouve alors le besoin de s'attacher à quelqu'un de fort qui lui transmettra un *savoir-faire*.

Par surcroît, l'île de Delphine permet à Hugues d'exprimer ses fantaisies et ses rêves. Plus encore, grâce à Delphine elle-même, le jeune homme en vient à croire que son imaginaire est plus vrai que la réalité, un peu comme si sur l'île, il pouvait vivre à même ses rêves, hors du monde concret, hors du monde «adulte» représenté par le village. L'île se veut donc un monde à part, où l'enfant peut s'exprimer et vivre comme il l'entend. Après la mort de Delphine, Luc continuera de se rendre sur l'île. Il est devenu un initié: il a acquis la *Compétence* et ses modalités contractuelles: le *vouloir-faire*, le *savoir-faire* et le *pouvoir-faire*. Il ne pourra plus rompre avec le monde où ses fantaisies ont pu se réaliser. Parce qu'il connaît l'endroit où vivait «la déesse des Connaissances», sa tâche est désormais de livrer à autrui tout ce qu'elle lui a appris.

L'île devient donc un lieu en *marge*, un lieu sacré où les enfants se libèrent de ce qui les oppresse. Une des scènes dramatiques du roman se joue lorsque Luc se rend sur l'île avec Christian. C'est en ce lieu que l'ami de Luc décide de mettre fin à sa vie, perché sur la branche

supérieure d'un chêne¹⁶. Christian refuse de vieillir, de souffrir et de vivre. Ainsi perché, symboliquement isolé du monde qui l'a vu naître, il croît pouvoir défier l'existence et «tous les dieux¹⁷».

La préparation initiatique de Luc est donc liée à celle de Christian. Il lui faut comprendre que pour délivrer Christian, il devra d'abord saisir ce qui arrive à son ami et tenter d'user de stratégie pour le sortir des illusions dans lesquelles celui-ci semble vouloir s'enfoncer. La tâche durera plusieurs heures et après y avoir passé la nuit, Christian acceptera de revenir au sol. L'entreprise de Luc pour sauver Christian permet ainsi au fils de Xavier de réaliser que les difficultés d'autrui peuvent être causées par leurs illusions. Luc aura désormais compris qu'il devra se soucier davantage d'autrui mais aussi que l'on puisse ne plus désirer vivre. Il prend alors conscience que la mort peut apporter la délivrance aux yeux de certains. C'est après cette aventure que le jeune héros pourra poursuivre son voyage initiatique plus loin. Il lui faut agir, s'attaquer à la source même des problèmes qui le préoccupent. L'objet de sa quête se précise et prend métaphoriquement la forme d'une lutte contre le Temps, contre la Mort et contre le monstre Lustukru. Alors débutera sa mort initiatique. Mais avant,

16. *Ibid.*, p. 167.

17. *Ibid.*, p. 169.

retournons du côté du roman *Le Souffle de l'Harmattan* pour observer le passage dans l'*au-delà* pour Hugues.

* * *

3. Le passage dans l'*au-delà*

Le Voyage final (ou l'*épreuve principale*) dans *Le Souffle de l'Harmattan*¹⁸ se produit rapidement et sans avertissement. Contraint de partir précipitamment (*devoir-faire* urgent), Hugues, accompagné par Odile et Habéké, mise le tout pour le tout afin d'échapper au monde adulte. De fait, les trois enfants partent pour l'Exil, un lieu dont ils ont rêvé, qu'ils ont imaginé de façon plutôt confuse. Selon eux, l'Exil peut se trouver dans la pensée¹⁹ ou simplement prendre la forme géographique d'un pays ou encore d'un continent²⁰.

Terre Promise ou Île Bienheureuse, l'Exil demeure pour eux assez simple. Partir pour l'Exil signifie d'abord s'éloigner de leurs parents: «[...] je crois qu'on est assez loin de la maison pour être en Exil²¹», dira à ce propos Hugues, lorsque

18. *Le Souffle de l'Harmattan*, p. 138-140.

19. *Ibid.*, p. 11.

20. À ce sujet, les indications sont diverses, tantôt il est question de la Suisse (p. 68-69), tantôt de l'Afrique (p. 128).

21. *Ibid.*, p. 69.

les deux garçons s'éloignent de la maison de quelques kilomètres à bord de leur véhicule sur rails. Mais l'Exil, c'est surtout un lieu où ils pourraient créer un monde bien à eux: «Peut-être qu'en explorant la rivière, confie Hugues, on trouverait l'île pour nos peupliers et qu'on pourrait s'y installer²²». Finalement, ils voudraient créer leur civilisation, laquelle les vénérerait après leur mort: «On aurait des enfants qui apprendraient de nous l'agriculture et qui nous feraient un totem après notre mort²³».

La quête romanesque réside dans l'atteinte de ce lieu imaginaire idéalisé. La réussite d'un pareil voyage marquerait la rupture avec le passé respectif des personnages et mettrait fin, pour ainsi dire, à leur bâtardise. Pour que les aspirations de Hugues puissent se réaliser, il doit purifier son amie Odile. Il doit effacer les traces que l'ère adulte a pu laisser sur l'adolescente, c'est-à-dire qu'il doit séparer Odile de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Ainsi se dessine l'objet ultime de la quête: créer une race «pure», leur race. Mais pour ce faire, ils ne doivent pas amener l'enfant vers leur Exil puisqu'il est le fruit, l'héritage du monde adulte.

22. *Ibid.*, p. 40.

23. *Ibid.*

Hugues, Habéké et Odile "libérée" partent donc pour l'Exil. À bord de *Crusoë*, un sous-marin à pédales de leur fabrication, au nom on ne peut plus symbolique et mythique, ils veulent atteindre une île vierge afin de mettre à exécution leurs desseins. Mais leur ambition ne peut s'assouvir. Le naufrage de l'embarcation provoque non seulement l'échec de leur quête, mais a comme conséquence la noyade d'Odile et la mise à mort d'Habéké. Voyant celui-ci se vider de son sang et ne pouvant le sauver, Hugues croit préférable d'éviter la souffrance à son meilleur ami et l'étrangle. Désormais seul, il expérimentera lui-même la mort initiatique. Il a perdu celle qu'il aimait et celui qui symbolisait l'image qu'il pouvait se faire du père compagnon, idéalisé et initiateur. Mais plus encore, l'échec de son entreprise sera marqué par la désillusion, par la limite et par la fin des pouvoirs qu'il se croyait conféré par l'enfance.

D'un point de vue sémiotique, le programme narratif prévu par Hugues échouera lors du voyage final. Selon la sémiotique narrative de A.-J. Greimas²⁴, le programme narratif désiré s'établissait comme suit:

$$PN = Ft (Sop) \rightarrow [(sét \cup 0) \rightarrow (sét \cap 0)]$$

24. Voir à ce sujet Jean-Michel Adam, *Le récit*, p. 59-79.

Hugues s'était proposé de rejoindre l'Exil avec ses amis. Il devenait ainsi le sujet opérateur (Sop), devant conjoindre (\cap) lui-même et ses amis (Sét), sujets destinataires, à leur objet de valeur (0), l'Exil. Mais dans les faits, Hugues, Habéké et Odile n'atteindront pas l'objet de valeur initial de leur quête. Du moins, non de la manière souhaitée. Comme Hugues le dit lui-même: c'est «la fin de nos mondes»²⁵.

Ce que vit Hugues est en quelque sorte une véritable descente aux enfers, il y perd toute espérance. Il ne "correspond" plus. Cette mort intérieure, fondamentalement initiatique, est d'autant plus dramatique lorsque l'on prend en considération le passage qui donne sens à la quête romanesque elle-même: «pour vivre il faut correspondre²⁶». Ainsi, même après son départ précipité qu'il croyait salutaire, Hugues se retrouve face à la mort. Lorsqu'il prétend «partir au lieu de mourir, parce que partir c'est naître un peu»²⁷, il ne réalise pas que leur départ vers l'Exil peut aussi impliquer la mort. Les choses ne tournent pas comme il l'avait souhaité, mais son voyage vers l'Exil lui permettra d'expérimenter une mort nécessaire à sa nouvelle naissance. On le réalise dans les dernières lignes

25. *Ibid.*, p. 139.

26. *Ibid.*, p. 20.

27. *Ibid.*, p. 135.

du livre lorsqu'il retrouve le fils d'Odile. Avant d'observer cette nouvelle naissance de Hugues, étudions la mort de notre personnage principal dans *Terre du roi Christian*.

*

Le voyage initiatique de Luc se poursuit dans la sixième et dernière partie du roman titrée: «Le Groenland». On y distingue deux séquences distinctes: la première où Luc veut s'en prendre au Temps et à la Mort; la seconde où le fils veut affronter le monstre qui le traque depuis sa tendre enfance: Lustukru. Deux types de mort, deux types d'épreuves se dressent ainsi devant Luc: les premières le mettent aux prises avec les angoisses inhérentes à la nature humaine; les secondes avec les fantaisies de son imagination.

La mort de sa grand-mère, de Delphine et de Christian amène Luc à un état de rébellion. En tant que chaman²⁸, il tentera de faire revivre les gens qu'il aimait grâce à un rituel honorant Hunab Ku, «le créateur de tout ce qui existe»²⁹. Pour ce faire, il escalade le mont Saint-Grégoire et, une fois le sommet atteint, il sacrifie un porcelet (signe de pureté³⁰). De plus, il exige de Hunab Ku qu'il rende

28. *Terre du roi Christian*, p. 188.

29. *Ibid.*, p. 188.

30. *Ibid.*

à Luc les têtes coupées de Ah Puch et Itzamma, respectivement dieu de la Mort et dieu du Temps. Ces revendications montrent le degré de pouvoir que le fils se croit attribué. Il ne veut rien de moins qu'annihiler la mort et le temps.

Tous les efforts demandés par ce voyage (isolement et jeûne) n'ont néanmoins guère servi ses aspirations. La désolation de Luc s'accroît. Il ne peut trouver le centre du monde; il ne peut vaincre le temps et la mort... Sa mort initiatique se concrétise de plus en plus. Il ne sera donc qu'un être humain normal. La prise de conscience de sa condition humaine ne viendra que plus tard, soit au moment de son voyage final. Elle découlera directement de l'expédition lors de laquelle il voudra faire revivre les siens. Une expédition au cours de laquelle il perd l'icône qui le protégeait de son ennemi: le grand Lustukru³¹.

Cette icône, il l'avait reçue de sa grand-mère Blanche qui avait compris ses craintes. Grâce à celle-ci, Luc se croyait protégé de Lustukru, monstre sans pareil issu d'une chanson que sa mère Catherine lui chantait pour qu'il s'endorme. Le monstre cherchait de jeunes garçons qui ne dormaient pas afin de s'en nourrir. L'épouvantable chanson terrifiait tellement le fils que celui-ci n'envisageait que

31. *Ibid.*, p. 189.

son père pour le protéger du monstre. Or en l'absence de son père, l'icône permettait à Luc de résorber ses craintes, mais sa perte - survenue à la même occasion que son échec face au temps et à la mort - fit se déclencher chez l'enfant l'ultime épreuve: il lui fallait désormais tuer le monstre de son enfance.

L'affrontement avec Lustukru ne peut se faire que sur le terrain de ce dernier. Luc doit donc partir de chez lui en pleine nuit. Encore une fois, il est obligé d'affronter la solitude, la neige et la fatigue, Lustukru ne voulant se laisser prendre. Armé d'un couteau, l'enfant se rend jusqu'à la lisière d'une forêt après plusieurs heures de chasse. Il y trouve une cabane qu'il identifie comme étant celle du monstre. Une fois entré, épuisé, Luc se couche dans un vieux lit et se livre, repu d'épreuves et de désillusions, aux mains du monstre imaginaire.

Encore une fois, le programme narratif fixé par un de nos personnages échoue. Luc voulait rompre le lien dysphorique l'unissant au monstre sacré de son enfance.

$$PN = Ft (Sop) \Rightarrow [(Sét \cup 0) \rightarrow (Sét \cap 0)]$$

Ainsi Luc (Sop), désirait se disjoindre lui-même (S ét), sujet destinataire, de son objet (0), Lustukru. Cette

Ainsi Luc (Sop), désirait se disjoindre lui-même (S ét), sujet destinataire, de son objet (0), Lustukru. Cette disjonction aura bel et bien lieu, mais non sans aide extérieure. La fièvre et la fatigue l'ayant abandonné au froid, il délire, atteignant ainsi la *perte de connaissance* nécessaire à la mort initiatique. Sans défense, il est livré à Lustukru et au froid. À l'instar des autres fils, ceux mis en scène dans *Le Souffle de l'Harmattan*, Luc devra lui aussi achever son parcours initiatique dans la nouvelle naissance.

CHAPITRE IV

LA NAISSANCE DU PÈRE

1. L'enfant qui devient Père

C'est dans l'échec, la désillusion et la mort que nos deux personnages principaux se retrouvent à la fin des romans. Après avoir expérimenté la mort symbolique nécessaire à la poursuite de leur quête, les voilà arrivés à l'ultime phase de leur voyage. Après leur mort initiatique respective, ils doivent en effet accéder à l'étape supérieure de leur cheminement: soit renaître.

Bien que leur renaissance ne se déroule pas comme ils l'avaient prévue ou souhaitée, nos deux héros laisseront derrière eux leur «ancienne» existence et se tourneront vers l'avenir munis d'un nouveau savoir, d'une nouvelle expérience. Voyons comment Hugues palliera à sa quête d'Exil, et comment Luc accédera, quant à lui, à son père sans l'avoir planifié.

Hugues se trouve désormais privé des deux êtres lui tenant le plus à coeur. Seul, il ne peut ni ne veut se rendre en Exil. Il doit alors revoir ses prises de position. Un choix qu'il n'avait pas envisagé s'offre à lui: revenir à ses anciennes convictions, à ses anciens besoins. Comme nous l'avons déjà mentionné, Hugues considère que «Pour vivre il faut correspondre¹» et, sans Habéké et Odile, il ne «correspond» plus. L'importance des notions de lien, d'appartenance et de ressemblance se fait donc clairement sentir. Un peu comme s'il lui fallait combler le besoin de correspondance avant d'aller plus loin et songer à autre chose. Autrement dit, Hugues n'a d'autre choix que de satisfaire son besoin primaire de renouer avec ses origines. En tant qu'«enfant d'chienne»², de *petit bâtard*, il ne peut souffrir de vivre seul, sans ceux qui lui ressemblent.

Lorsque Hugues prend l'enfant d'Odile dans ses bras, à la toute fin du roman, il croit enfin revivre l'état existentiel – l'enfance – qui fut le sien jadis. En sauvant, en effet, le nouveau-né de la même manière que lui-même s'était fait sauver à l'âge de six mois³, Hugues renoue, au plan du souvenir, avec l'un des plus tragiques traumatismes enfouis au fond de sa conscience. Certes, il faut néanmoins

1. *Le Souffle de l'Harmattan*, p. 20.

2. *Ibid.*, p. 19.

3. *Ibid.*, p. 17.

se rappeler qu'il avait lui-même abandonné le bébé préalablement. Il l'avait posé dans un panier à linge sale puis, telle la légende de Moïse dans la Bible, il avait déposé le tout sur le fleuve⁴. En un sens, Hugues se sauve lui-même, se prend en charge lorsqu'il retire le nouveau-né des eaux... Ainsi en cette fin de roman, le cycle de la quête se complète à la fois pour Luc et pour l'enfant, et ce, à un point tel qu'ils se confondent. Les deux ont été jadis abandonnés dans les eaux, les deux ont été repêchés et les deux sont issus d'une fille-mère, c'est du moins ainsi que Hugues conçoit son origine, bien qu'il n'en ait aucune preuve⁵.

En prenant l'enfant dans ses bras, le jeune Francoeur prend par ailleurs conscience d'un aspect inconnu de sa propre vie. Il voit ce qu'il croit être son origine, son passé. Toute la période initiale de sa vie, tout ce qui précède son sauvetage et son adoption se trouvent par le fait même éclairés. Ainsi Hugues peut assumer davantage son histoire, sa vie, bref, ce qu'il est, ce qu'il n'est pas, et *qui il est maintenant*.

Au-delà de cette correspondance parfaite entre le héros du récit et l'enfant se dégage par conséquent une nouvelle

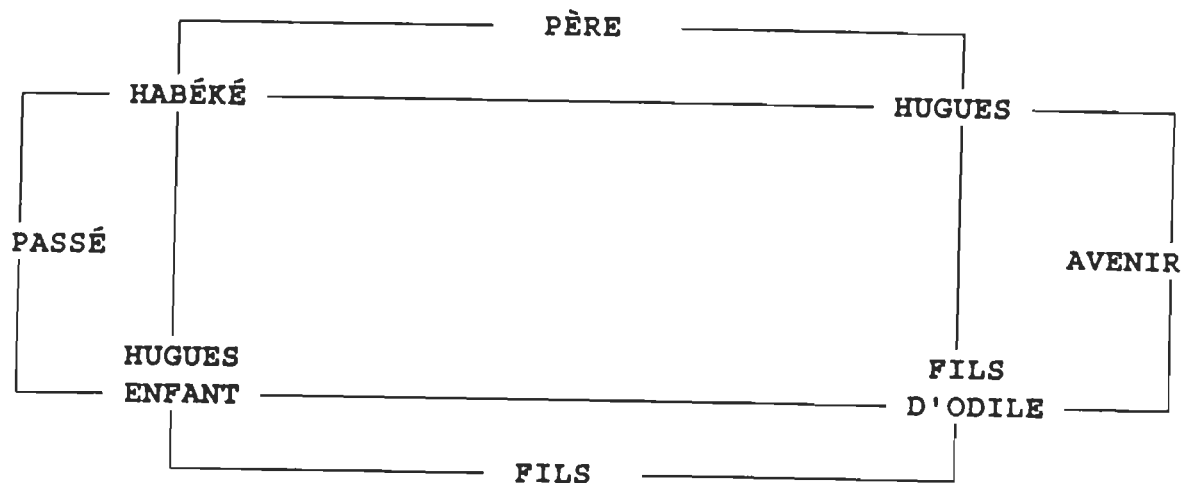
4. *Ibid.*, p. 138.

5. *Ibid.*, p. 75.

«relation de parenté». Désormais, Hugues ne jouera plus le rôle de celui qui suit l'être dominant («Habéké Axoum, c'était le plus intelligent de tous...⁶), mais plutôt le rôle de celui que l'on suit. Il sera celui qui donn l'exemple, celui que l'on idolâtre. Un rapport analogique (voir tableau I,) semble évident à dresser entre les acteurs du récit; un rapport qui permet de comprendre la structure métaphorique du roman.

TABLEAU 1

Structure métaphorique du roman



6. Ibid., p. 9.

Hugues sera au fils d'Odile ce que Habéké fut pour lui; autrement dit, son «père social», celui qui, symboliquement, remplira la fonction du père. La scène finale illustre efficacement ce rapport privilégié entre les deux personnages:

Je l'ai pris dans mes bras pour le consoler en lui disant qu'il était orphelin et qu'il avait un long chemin à faire⁷.

Hugues devient donc le Père qu'il n'a pas eu... «Je l'ai pris dans mes bras...»⁸ Contact physique hautement significatif. Non seulement un tel geste offre-t-il, au plan humain, chaleur et sécurité au nouveau-né, mais il symbolise sa prise en charge sociale par quelqu'un. Ainsi Hugues remplit sa première tâche de père auprès du fils; symboliquement, il agit à la fois comme père *consolateur* et comme *compagnon*. De plus, il lui annonce qu'il aura «un long chemin à faire»⁹. Or, Hugues sait très bien de quoi il parle. Il sait que l'enfant devra avoir à vivre les mêmes étapes que lui-même a déjà vécues. En somme, Hugues représente l'initiateur potentiel aux yeux du fils d'Odile; lui-même a survécu aux épreuves réservées aux orphelins. Plus encore, il est même possible d'admettre que Hugues s'auto-représente comme un père symbolique exceptionnel, voire même comme le plus parfait des

7. *Ibid.*, p. 140.

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

pères symboliques. Il incarne à la fois le *père compagnon*, le *père initiateur* et le *père héros*. Hugues a su surmonter les épreuves créées par la solitude affective résultant de l'abandon dont il fut victime; l'enfant d'Odile n'aura d'autre choix que d'idéaliser le héros qui l'aura précédé et sauvé.

*

Au plan narratologique, la fin du roman donne pareillement tout son sens au changement d'état que subit Hugues. Parce que son programme narratif initialement prévu a choué, le jeune Francoeur en accomplira donc un nouveau:

$$PN = Ft (S_1) \Rightarrow [(S_2 \cup 0) \rightarrow (S_2 \cap 0)]$$

Hugues, le sujet opérateur (S_1), fera en sorte (Ft) d'entrer lui-même (S_2) en contact (\cap) avec l'objet (0) qu'il désire. Plutôt que d'avoir réussi son voyage en Exil, il prendra conscience de son passé à travers l'enfant d'Odile qui devient son correspondant ou son double au plan de sa quête. Il complètera son initiation par le fait même. Son objet de valeur initial, qu'il désignait comme étant l'Exil, évoluera, se précisera, tout comme son expérience initiatique.

Il en est de même des différentes étapes de sa quête (voir tableau II). Elles montrent que la figure discursive de l'épreuve glorifiante se situe, à la différence des épreuves qualifiante et principale, «sur la dimension cognitive» du discours narratif, comme l'affirment d'ailleurs A.J. Greimas et J. Courtés¹⁰. Toutes les étapes de la quête (ses différents voyages préparatoires) lui auront permis d'acquérir le savoir-faire (compétences) et le pouvoir-faire

TABLEAU II
LA CONSÉCUTION DES ÉPREUVES CHEZ HUGUES

Niveau performanciel	Épreuve qualifiante	Épreuve principale	Épreuve glorifiante
Structure de surface	Acquisition de la compétence	Acquisition de la performance	Reconnaissance
Niveau de la manifestation	Voyages préparatoires	Voyage vers l'Exil	Sauvetage et prise en charge de l'enfant (père symbolique)
Niveau initiatique	Préparation	Mort	Renaissance

nécessaires à son changement d'état. Hugues sauve l'enfant d'Odile et, en ce faisant, il assure la lignée des siens, c'est-à-dire celle des orphelins... Au fond, c'est en ce sauvetage que réside pour lui l'épreuve principale. Quant à

10. *Sémitioque: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, p. 166.

son épreuve glorifiante, qui le reconnaîtra comme *héros de la quête*, elle lui sera reconnue par celui qu'il aura sauvé des eaux. Sa sanction résidera dans sa reconnaissance en tant que père symbolique de l'enfant d'Odile, c'est-à-dire sa propre renaissance. En somme, Hugues accédera à un stade supérieur de sa vie en se faisant père symbolique. La réussite de son initiation aura ramené son existence à un niveau plus fondamental, plus réel. L'expérience acquise lui aura permis de gagner en maturité et de se prendre en charge en tant qu'individu. De plus, on pourrait croire qu'il se fait père pour que son histoire ne se répète plus, pour combler partiellement le vide qu'il a connu dans sa tendre enfance. Un peu comme s'il pouvait refaire sa propre vie, comme s'il pouvait empêcher quelqu'un d'autre de souffrir du manque de lien, d'assurance et d'affection.

* * *

2. La renaissance de la figure du Père

La quête initiatique du Père se résout autrement dans le roman de *Terre du roi Christian*. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, Luc, le héros du récit, s'abandonne, à la fin du roman, au froid, à la fatigue et à la mort. Il voulait aller vaincre Lustukru (le monstre de son enfance), mais ne l'avait pas trouvé. Il avait ainsi échoué à l'épreuve qu'il

s'était donnée et dès lors, il se livrait à la volonté du destin. Il ne pouvait plus changer le cours des événements, il ne pouvait plus les transformer. Quelqu'un d'autre devait agir pour lui. Contre toute attente, c'est son père Xavier qui vient changer le cours des événements.

Encore une fois, la fin de notre roman débute par un «échec» du programme narratif du héros. Certes, il faut se rappeler que ce programme narratif avait été élaboré par Luc pour vaincre ses peurs. En un sens, l'enfant l'avait entrepris faute de mieux car, depuis le tout début du roman, il considérait son père comme la personne la plus apte à le protéger. C'est donc à cause de l'absence de son père (et la perte de l'icône) que Luc a tenté lui-même de venir à bout de Lustukru. Bref, le programme narratif de Luc était un pis-aller visant à atténuer les effets néfastes de l'absence paternelle.

En portant secours à son fils, Xavier le «sort» de sa mort initiatique, qui serait devenue une mort véritable. En changeant au plan du récit le programme narratif entrepris par Luc, le père fait en sorte que son fils revienne à son objet de valeur fondamental. Sémiotiquement, on pourrait illustrer le nouveau programme narratif fondamental de Luc comme suit:

$$PN = F + (S_1) \Rightarrow [(S_2 \cup 0) \rightarrow (S_2 \cap 0)]$$

On peut lire ce programme narratif en mentionnant que le sujet opérant (S_1 = Xavier) effectuera un faire transformateur (Ft) permettant à Luc (S_2) d'être en conjonction (\cap) avec l'objet de valeur désiré (0). Il faut remarquer que le rôle de Xavier est double dans le programme narratif de Luc: d'une part, il jouera le rôle du sujet transformateur (il fera en sorte que Luc obtienne l'objet) et, d'autre part, il incarnera lui-même l'objet de valeur (son fils voulait rejoindre son père).

*

Ainsi se complétera l'initiation. Luc renaîtra lorsque Xavier viendra le sortir du monde des morts:

L'homme s'approcha du lit, doucement, et se pencha sur le visage de Luc. C'était Xavier. Il sourit, déposa un baiser sur le front de son fils et le prit dans ses bras pour le porter jusqu'à la maison¹¹.

Encore une fois, on peut remarquer la manière dont le contact s'établit entre les deux personnages. La douceur de l'approche de Xavier semble le premier élément tangible dans cette nouvelle relation entre le père et le fils, et ce, malgré les circonstances dramatiques dans lesquelles les événements surviennent. À cette douceur s'ajoute l'affection

11. *Terre du roi Christian*, p. 195.

du père portée par le baiser qu'il donne à son fils. Finalement, on remarque que Xavier prend Luc dans ses bras et qu'ainsi, il porte secours et réconfort à l'enfant. De fait, le fils naît au père dans la douceur, l'affection et la protection. Mais plus encore, à ces caractéristiques du père quotidien s'ajoutent des éléments qui feront de Xavier le père dont Luc avait besoin pour devenir lui-même un homme.

Pour sauver son fils, Xavier doit également effectuer le trajet suivi par son fils. Il doit affronter les mêmes obstacles et les mêmes éléments et, bien entendu, les vaincre, s'il veut sauver son fils. En surmontant les épreuves, Xavier symbolise donc parfaitement l'image désirée du père chez l'enfant. C'est en effet dans les bras de ce père-héros que Luc renaît et se tourne vers la vie. Le roman s'achève dans la symbiose du père et du fils.

Dehors la plaine immense était bleue dans l'aube arctique. C'était le Groenland. Luc n'avait jamais été aussi bien. Xavier s'arrêta pour serrer son fils contre lui et, sur cette terre du roi Christian, il lui parla père¹².

Cette fin ouverte du roman laisse présager que l'existence de Luc ne sera plus jamais la même. La nouvelle étape de sa vie sera marquée par la présence du père et celui-ci occupera désormais le rôle d'initiateur auprès de

12. *Ibid.*

son fils. En effet, Xavier «lui parla père», ce qui prouve qu'il transformera son fils en homme, c'est-à-dire en fils accompli. Nous reviendrons sur cette idée plus loin dans ce chapitre. Remarquons pour le moment que Xavier remplit toutes les exigences de Luc: il incarne à la fois le père quotidien, le père désiré et il sera désormais le père initiateur. C'est sur cette image de l'union entre le fils et le père «parfait» que se termine le roman *Terre du roi Christian*. Luc aura su accomplir tant bien que mal toutes les épreuves pouvant le mener au bout de sa quête. Le tableau III ci-dessous résume les figures discursives des différentes épreuves, ainsi que les investissements sémantiques que celles-ci supposent.

TABLEAU III
LA CONSÉCUTION DES ÉPREUVES CHEZ HUGUES

Niveau performanciel	Épreuve qualifiante	Épreuve principale	É p r e u v e glorifiante
Structure de surface	Acquisition de la compétence	Acquisition de la performance	Reconnaissance
Niveau de la manifestation	Voyages Lustukru	Voyage vers l'Exil	Sauvetage et prise en charge de l'enfant (père géniteur)
Niveau initiatique	Préparation	Mort	Renaissance

Notons que le tableau de la consécution des épreuves de Luc (voir tableau III ci-dessus) est identique à celui dressé concernant Hugues (voir tableau II, p. 90), si l'on fait abstraction des destinations prévues et du statut du père reconnaissant le fils. L'analogie entre les deux tableaux ressort davantage si l'on considère le caractère improvisé de la mort et de la renaissance initiatiques. Les deux héros des romans n'ont aucun contrôle sur les événements, et la résolution de leurs différents problèmes indique clairement que la survie du fils passe nécessairement par le secours du père.

* * *

3. La marque de la paternité

En considérant la fin respective de nos deux romans, on perçoit facilement comment Sylvain Trudel y articule les figures paternelles qu'il emploie. Dans les deux cas, les pères-actants transmettent réconfort et sécurité aux fils en les prenant dans leurs bras. En jouant leur rôle de père, Hugues et Xavier, reconnaissent les fils comme étant leurs. Évidemment, le niveau de la paternité diffère de Hugues à Xavier: le premier n'étant père qu'au niveau symbolique, tandis que le second l'est au niveau du père désiré (soit père compagnon, père idéalisé, père initiateur incarné), en plus d'être le véritable géniteur de l'enfant. Il demeure que

par leurs fonctions et leurs actions ces deux pères permettront aux fils, qui sont dans leurs bras, de pouvoir survivre et devenir des hommes.

En effet, comme nous l'avons remarqué précédemment, Hugues «se paterne» lui-même — sans doute, faute de mieux — à la fin du *Souffle de l'Harmattan*. Le savoir qu'il a obtenu durant son initiation lui sera profitable autant qu'au bébé qu'il tient contre lui. Les choses semblent plus simples pour Xavier parce qu'il a un meilleur recul face à ce que son fils vit. Mais il demeure que ces deux pères devraient amener les fils à s'orienter et s'émanciper dans la vie. Les deux initiateurs ont survécu aux mêmes épreuves et sont forts d'une expérience qui s'avérera profitable aux plus jeunes. D'ailleurs, c'est aussi dans cette optique que Élisabeth Badinter articule sa problématique de la paternité dans *XY de l'identité masculine*. Selon elle, les hommes serviront d'initiateurs aux fils et l'objet de l'initiation «est de changer le statut et l'identité du garçon pour qu'il renaisse homme¹³». Certes, on saisit clairement que Hugues ne pourra modifier le statut de l'enfant pour lequel il se veut l'éventuel initiateur, mais, pour la première fois dans le roman, lui-même a changé de statut, c'est-à-dire qu'il ne sera plus l'«objet» de sa mère adoptive, Céline. Quant à son

13. *XY de l'identité masculine*, p. 10.

identité, on sent qu'il l'expérimentera à l'aide de son «double», le fils d'Odile. Il croit saisir quelles sont ses origines, ce qui contribuera indirectement à lui faire prendre conscience de ce qu'est un homme, un être de son sexe.

Trudel termine ses deux romans en utilisant l'expression «prendre dans les bras¹⁴» La redondance semble vraiment être la pierre angulaire de la renaissance des nouveaux initiés. Au plan de la quête initiatique et de l'analyse narrative du discours, elle est la **MARQUE**, le «signe matériel», comme l'affirment Greimas et Courtés, qui atteste «aux yeux du Destinateur que l'épreuve décisive, accomplie sous le mode du secret, a bien été réalisée par le héros». Plus encore, affirment les deux sémioticiens, «la reconnaissance du héros présuppose, dans le schéma narratif, l'attribution d'une marque¹⁵ permettant de passer du secret à la révélation du vrai...»; en d'autres termes, la marque est non seulement «ce qui paraît», mais «la condition nécessaire de la transformation du secret en vérité¹⁶».

4. *Souffle de l'Harmattan*, p. 140 et *Terre du roi Christian*, p. 195.

15. C'est nous qui soulignons.

16. *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, p. 222-223.

Ainsi la manifestation pragmatique de «prendre dans les bras» va bien au-delà de la pensée de vouloir sécuriser l'enfant après sa mort initiatique, ou encore de lui prodiguer un certain réconfort empreint d'affection et de tendresse. Plus qu'un simple énoncé informatif, le geste est au coeur même de la reconnaissance du sujet-héros: «pivot narratif, d'ordre cognitif, la reconnaissance», soutiennent en effet Greimas et Courtés, ne s'opère que «grâce à une marque¹⁷» qui sanctionne pour ainsi dire l'épreuve glorifiante en la rendant visible.

*

Une telle clôture narrative renvoie à un univers sémantique vieux de plusieurs siècles. Plus précisément, elle apparaît découler de la définition de la paternité telle que vécue dans l'Antiquité romaine¹⁸. Pour reconnaître un fils comme sien, le père romain devait en effet prendre dans ses bras l'enfant que l'on avait déposé par terre après sa naissance. Une fois l'acte accompli, le père romain assumait son rôle de père jusqu'à sa mort et ce, quoi qu'il advienne¹⁹. La similitude que nous formulons entre la reconnaissance de la paternité chez les Romains et la fin de nos deux romans

17. *Ibid.*, p. 308.

18. Voir *Les pères aussi ont une histoire*, p. 31.

19. Voir *Canton et ses fils*, p. 81.

peut paraître excessive ou fortement subjective. On doit tout de même reconnaître que la ressemblance n'est pas purement gratuite. Il semble évident que le geste du père de prendre physiquement« possession» de l'enfant va bien au-delà de la reconnaissance de l'enfant de «même sang». C'est la filiation même avec les ancêtres et la continuation du **NOM DU PÈRE** qui sont culturellement énoncés.

CONCLUSION

LE NOUVEAU PÈRE

Au terme de l'analyse des deux romans de Sylvain Trudel, force est de reconnaître que la représentation romanesque du **PÈRE RETROUVÉ**, qu'il soit géniteur ou symbolique, est minimalement corrélative à celle de la fonction du père dans l'Antiquité romaine. Évidemment, les gestes d'acteurs et d'actants que posent Hugues et Xavier, à la fin des deux récits, ne renvoient pas ipso facto aux fonctions d'autorité et aux droits détenus par le père romain. Il n'en demeure pas moins que leur prise en charge narrative des enfants les qualifie dans leur rôle de destinataire d'un objet de valeur. De **PÈRE ABSENT**, ils deviennent, chacun à leur manière, un **NOUVEAU PÈRE**; ils seront désormais un **PÈRE NOUVEAU** pour leur fils. Ainsi dans les deux cas - celui du père romain, comme celui du père romanesque - *prendre l'enfant dans ses bras* revêt une signification particulière. Le geste montre et marque le début d'un lien nouveau entre les pères et les fils. Un tel geste signifie encore que ces deux nouveaux pères (Hugues et Xavier) reconnaissent, acceptent et assument

socialement leur paternité respective. On comprend qu'ils rempliront les différentes fonctions liées à leur nouveau rôle; rôle qu'ils avaient négligé ou rejeté jusqu'alors, surtout dans le cas de Xavier. Une chose semble certaine: en tant que père, ils ne sauraient être absents désormais.

*

Cette marque de reconnaissance - le fait de **prendre l'enfant dans ses bras** - ne pourrait-on pas aussi lui attribuer une signification plus profonde? Si au plan de la quête du héros, toute marque permet d'attester le passage «du secret à la révélation du vrai», il semble encore que la redondance du geste en désigne l'importance lorsqu'un tel geste est resitué dans la logique de l'imaginaire symbolique du roman. «Le bras est le symbole de la force, du pouvoir, du secours accordé, de la protection¹», prétendent Jean Chevalier et Alain Gherbrant. Serait-ce qu'une telle signification symbolique résisterait à l'évolution temporelle, au changement social? Serait-ce encore que le geste de **prendre dans ses bras** ferait du père un personnage mythique? Affirmation lourde de conséquence qu'il faudrait longuement étayer. Nous la trouvons néanmoins affirmée dans les propos que Gilbert Durand tient sur la représentation symbolique de la paternité

1. *Dictionnaire des symboles*, p. 146.

dans les cultures d'origine gréco-latine. Pour l'auteur des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, «le mythe se découvre comme l'ultime **implicant** (implicate), à partir duquel s'expliquent les rôles, les idéologies, les axiologies et les codes d'une société²». Le mythe supporte l'épreuve du temps et le geste symbolique qui le rend socialement signifiant nous montre sa fonction fondamentale et trans-historique.

Or, la conception romaine de la paternité renvoie, il nous semble, à une telle image mythique du père. Nous avons en effet brièvement évoqué comment la figure du père s'est élaborée dans l'Antiquité; comment les Romains voyaient en lui celui qui régit la dynamique familiale; comment il incarnait à la fois l'autorité et la divinité; comment sa fonction reproductrice était supplantée par une fonction plus profonde, la *fonction transmissive*. Le père romain octroie son bien et son nom à l'un de ses fils. Du point de vue de la culture romaine, nous avons aussi noté que le rôle du père est d'abord considéré comme étant structurant, c'est-à-dire qu'il représente certaines règles, certains modèles que

2. «Le social et le mythique: pour une topique sociologique», *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXX, 28^e année, juillet-décembre 1981, 289 p. Voir aussi sur la fonction mythique et symbolique du père: *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 1973, p. 56, 152-153, 180-181, 333 et 348. Le caractère gras est de nous.

l'individu doit suivre. La loi fondamentale qu'il défend dépasse d'emblée celle de la prohibition de l'inceste. Il est le **Père symboliquement reconnu** par la Cité. Plus que le père géniteur, il est le *Pater familias* de l'enfant.

*

Avec une telle conception mythique et symbolique de la paternité émergent, il va sans dire, de notre problématique de départ, de nouvelles hypothèses d'interprétation des deux romans de Sylvain Trudel. Un peu comme si les deux pères qu'il a mis en scène obéissaient à des règles, des convictions, des codes culturels dépassant leurs propres idées, leur propre conscience respective. Se peut-il, en effet, que ces pères romanesques soient davantage que des «acteurs de papier»? Qu'ils atteignent l'un et l'autre, par leurs gestes et leurs désirs de personnages-actants, un temps mythique, le fameux *in illo tempore*, de Mircea Éliade? Parce qu'ils sont des êtres qui vivent, du moins comme acteurs romanesques, ne pourrait-on pas effectivement leur attribuer symboliquement ce que la psychologie des profondeurs attribue à l'inconscient de tout individu? Ici encore, les réflexions de Gilbert Durand sur «le social et le mythique» nous semblent très pertinentes. Citant Jung, Durand écrit en effet:

[...] Jung prend conscience que derrière l'inconscient personnel, dans les ultimes souterrains de la psyché, il y a des couches encore plus profondes qui rejoignent les fondations immémoriales du mythe, le fameux *in illo tempore* de Éliade, et même un absolu «nulle part» au tréfonds du mystère de l'apparition préhistorique des hominiens³.

Ainsi la marque visible laissée par les pères romanesques serait mythique dans la mesure où elle semble respecter l'inconscient collectif, un niveau plus profond de l'inconscient humain.

*

Cette représentation symbolique de la figure du Père dans les romans de Trudel correspond-t-elle à l'évolution de ce personnage dans la littérature québécoise depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle? Il semble bien que oui. Si nous découpons notre histoire littéraire en deux temps historiques, l'un qui va des années 1850 à l'avènement de la deuxième Grande Guerre, l'autre de l'après-guerre à aujourd'hui, nous remarquons que, dans chacune de ces deux grandes périodes, la figure du père se démarque en trois sous-figures respectives. Dans la première période, on voit la figure du **PÈRE SOLDAT** luttant contre les Indiens et les Anglais; vient ensuite la figure du **PÈRE COLON** ou (**L'HABITANT**) qui, préalablement défait par les Anglais, se

3. *Op. cit.*, p. 291.

tourne vers le seul bien qu'il lui reste, sa terre; enfin, la figure du **PRÊTRE**, père symbolique de la communauté, qui prend soin du salut spirituel de ses ouailles et les protège tant bien que mal contre les maux du monde moderne.

A partir des années quarante, nous assistons par contre à l'éclatement de cette triple figure traditionnelle. Le premier père, trop autoritaire et représentant des valeurs désormais jugées révolues, est rejeté, voire même symboliquement tué. Le second, le père vaincu, trop faible, est ridiculisé au sein même de sa famille. Le troisième, conséquence des mutations au sein de la société québécoise et de l'évolution des deux autres figures paternelles, voit son autorité de plus en plus contestée. Débute alors ce que nous avons appelé la représentation romanesque du **PÈRE ABSENT**.

*

Avec l'absence du père, commence la quête entreprise par le fils pour le retrouver. En l'absence du père, le fils l'imagine, le fantasme de façon à ce qu'il corresponde à ses désirs. Or, c'est précisément le cas de la figure du père dans les romans de Trudel: d'une part, le père souhaité devrait jouer le rôle de **compagnon**, c'est-à-dire remplir des fonctions consolatrices et émotives; d'autre part, et le désir du fils se trouvant ainsi «surinvesti», le père se

transforme tantôt en *aventurier*, tantôt en *aïeul* détenteur du savoir. Bref le père se doit d'être un homme exceptionnel. Remarquons que l'aïeul, l'ascendant désiré par le fils, n'est pas sans rappeler le père que l'on a tué et rejeté dans notre litté-raire urbaine d'après-guerre. En somme, le père désiré par les héros trudeliens doit occuper la fonction d'initiateur: il doit permettre au fils d'apprendre à être lui-même un homme.

Ainsi privé de père, le fils entreprend son initiation à la vie comme il peut, avec des moyens et des initiateurs de fortune. À preuve, l'expérience initiatique préparatoire occupe l'essentiel du cadre d'action des deux romans de Trudel, tandis que le voyage final effectué dans chacun des deux romans respecte le modèle de la quête initiatique établi par Simone Vierne dans *Rite, roman, initiation*. Le fils vit la mort initiatique prévue et laisse derrière lui le monde qui l'avait vu préalablement naître. L'ancien fils n'est plus.

Finalement, la renaissance du fils dans les bras du père boucle le cycle entrepris par l'initiation. Ayant vaincu la mort, le fils accède à un stade supérieur de son développement. Désormais unis, le père et le fils trouvent l'un et l'autre le correspondant désiré. Le père assume son rôle en offrant physiquement la chaleur et le réconfort dont le fils

a besoin. Ainsi s'établit la communication charnelle et symbolique, permettant l'échange, la filiation retrouvée.

*

Une question demeure néanmoins non résolue. La présence renouvelée du père romanesque doit-elle, et va-t-elle, obligatoirement aboutir aux schèmes déjà connus? Avec le retour de la figure du Père, retrouvera-t-on celle du Père à tuer qui régnait sur la littérature romanesque grâce à son autorité en incarnant des valeurs dépassées. Il nous paraît clair que cette autorité, du moins suivant notre lecture du roman québécois contemporain, ne saurait lui être octroyée à nouveau dans notre imaginaire littéraire. Le père romanesque ne peut certes pas redevenir la figure forte, imposante et impressionnante qui caractérisait le roman québécois des années 1850 à 1940. Par contre, il semble que là où se trouve la fonction du père, le fils vient à vouloir le détruire ou, à tout le moins, s'en débarrasser. Cette conclusion rejoint les théories émises par Freud dans *Totem et Tabou*⁴. En effet, on peut constater que les sentiments éprouvés par le fils à l'égard du père sont ambivalents. D'une part, l'enfant l'apprécie, l'aime et veut devenir comme lui, s'y identifier;

4. *Totem et Tabou: interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Paris, Payot, 1968, 186.p.

d'autre part, il veut imposer sa propre personnalité. Freud nomme ce phénomène le complexe parental; il écrit à ce propos:

Les fils haïssaient le père, qui s'opposait si violemment à leur besoin de puissance et à leurs exigences sexuelles, mais tout en le haïssant, ils l'aimaient et l'admiraient⁵.

Si nous suivons la théorie psychanalytique établie par Freud, le sort du père retrouvé apparaît donc irrévocable. Immanquablement, il se verra menacé dans sa fonction et il risque de subir, bien malgré lui, les étapes de la configuration symbolique que nous avons cherché à établir tout au long de ce mémoire. Rejeté sans trêve, le père, c'est le moins que l'on puisse dire, a une tâche ingrate. Mais ce sort qu'il subit, ne l'a-t-il pas lui-même déjà fait subir? N'a-t-il pas déjà lui-même repoussé son père?

La figure du **PÈRE ABSENT** serait-elle par ailleurs la conséquence d'un sentiment de rejet? Au cours de sa longue histoire, le père n'aurait-il pas **de lui-même** appris à rejeter les siens avant d'être rejeté par eux? La question mérite d'être posée. Plutôt que se voir vaincu, bafoué, ridiculisé, n'ayant pas la force de lutter contre son entourage, il choisira l'absence, la fuite... Ainsi on

5. *Ibid.*, p. 164.

pourrait considérer l'absence comme une réponse dérisoire au cercle vicieux instauré par le «meurtre du père» renouvelé de génération en génération.

Une dernière interrogation s'impose encore. La figure du **PÈRE ABSENT** sera-t-elle une manifestation de courte durée dans l'évolution de notre littérature romanesque? Il est sans doute impossible de répondre à une telle question pour le moment. Ce n'était d'ailleurs ni notre ambition ni l'objectif de notre mémoire. Tout juste, pouvons-nous affirmer que le parcours figuratif du **PÈRE RETROUVÉ** complète provisoirement la succession des figures paternelles présentes dans le roman québécois depuis au moins la deuxième moitié du XIX^e siècle. Enfin, cette figure du **PÈRE RETROUVÉ**, si imprécise encore, cache la représentation culturelle et symbolique d'un père social sans mémoire historique et sans lignée ancestrale. Le **PÈRE MORT** trouvait sa place dans l'inconscient de ses fils. Le **PÈRE RETROUVÉ** devra y faire la sienne... pour survivre au Temps.

BIBLIOGRAPHIE

1. ROMANS ÉTUDIÉS

TRUDEL, Sylvain, *Le Souffle de l'Harmattan*, Montréal, Les Quinze, coll. 10/10, 1988, 146 p.

TRUDEL, Sylvain, *Terre du roi Christian*, Montréal, Les Quinze, 1989, 195 p.

2. OEUVRES LITTÉRAIRES CONSULTÉES OU CITÉES

BASILE ROUTHIER, Adolphe, *Montcalm et Lévis*, Tournai, Casterman, 1918, 155 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, *Les pionniers canadiens et le tableau de la rivière-ouelle* (1862), Montréal, Librairie Beauchemin, 1912, 141 p.

DES GRÈVES, Jean, *Dollard*, Montréal, Beauchemin, 1920, 87 p.

DUBÉ, Marcel, *Au retour des oies blanches*, Montréal, Leméac, 1969, 189 p.

GAGNÉ, Hervé, *Dollard*, Montréal, Imprimerie des Éditeurs, 1922, 79 p.

GIRARD, Rodolphe, *Marie Calumet* (1904), Montréal, Fides, 1972, 155 p.

GROULX, Lionel, *L'appel de la race*, Montréal, Bibliothèque de l'action française, 1923, 78 p.

GUÉRIN-LAJOIE, Antoine, *Jean Rivard* (1862), Montréal, Beauchemin, 1935, 294 p.

HARVEY, Jean-Claude, *Les demi-civilisés*, Montréal, Édition du Totem, 1934, 223 p.

- LABERGE, Marie, *Le faucon*, Montréal, Boréal, 1991, 147 p.
- LALONDE, Robert, *Le fou du père*, Montréal, Boréal, 1988, 151 p.
- LARUE, Monique, *Les faux-fuyants*, Montréal, Québec-Amérique, 1982, 201 p.
- LAVOIE, Adéolat, *Dollard (sacrifice du Long-sault)*, Avignon, Maison Auband Père, 1937, 123 p.
- LÉVY-BEAULIEU, Victor, *L'Héritage (l'automne)*, Montréal, Stanké, 1987, 477 p.
- LÉVY-BEAULIEU, Victor, *L'Héritage (l'hiver)*, Montréal, Stanké, 1991, 315 p.
- PERRIN, Julien, *Gloire à Dollard*, Montréal, Bibliothèque de l'action française, 1923, 34 p.
- POULIN, Jacques, *Volkswagen Blues*, Montréal, Québec-Amérique, 1984, 290 p.

3. PRINCIPALES ÉTUDES SUR LES ROMANS DE SYLVAIN TRUDEL

- BEAUDOIN, Réjean, «Le chemin du milieu du monde», *Liberté*, n° 189, juin 1990, p. 68-73.
- BERNIER, Yvon, «La redoutable épreuve qu'est un deuxième roman», *Lettres québécoises*, n° 59, hiver 1989-1990, p. 23.
- BIRON, Michel, «L'origine et l'original», *Spirale*, n° 94, février 1990, p. 10-11.
- CLOUTIER, Guy, «[Le Souffle de l'Harmattan], un mélodrame sur l'enfance révoltée», *Le Soleil*, 1^{er} février 1987, p. A9.
- FERLAND, Guy, «[Terre du roi Christian]: La boulimie laisse un creux», *Le Devoir*, 30 septembre 1989, p. D3.
- HÉBERT, Pierre, «Pourquoi le manque de croyances peut vous faire mourir de soif», *Lettres québécoises*, n° 47, automne, 1987, p. 22-23.

MARCOTTE, Gilles, «De l'art d'être brutal», *L'Actualité*, vol. 12, n° 2, février 1987, p. 123.

MARTEL, Réginald, «Il était une fois deux enfants ... qui voulaient appareiller pour l'île d'Exil», *La Presse*, 17 janvier 1987, p. E2.

MARTEL, Réginald, «Sylvain Trudel: Écrire pour ne rien oublier de sa propre histoire», *La Presse*, 23 septembre 1989, p. K1

MICHON, Jacques, «Couples», *Voix et images*, vol. 13, n° 1, automne 1987, p. 189-192.

4. ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE ET LE ROMAN QUÉBÉCOIS

BEAUDOIN, Réjean, *Le roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, 125 p.

ERMAN, Michel, *Anthologie critique, littérature canadienne-française et québécoise*, Laval, Beauchemin, 1992, 570 p.

LAFORTUNE, Monique, *La littérature du terroir: une littérature identitaire*, Laval, Mondia, 1994, 86 p.

LAFORTUNE, Monique, *Réalisme et réalité dans la littérature québécoise*, Montréal, Mondia, 1994, 130 p.

LE MARINEL, Jacques, «La figure du père dans le nouveau théâtre», *Études françaises*, vol. IX, n° 2, mai 1973, p.137-145.

LEMIRE, Maurice, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec (1764-1867)*, Montréal, Hexagone, 1993, 284 p.

LEMIRE, Maurice, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, 281 p.

ROUSSEAU, Guildo, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise*, Sherbrooke, Éditions Naaman, 1981, 400 p.

ROUSSEAU, Guildo et Jean LAPRISE «Le discours du sol», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 17, n° 67, avril 1982, p.121-137.

SIROIS, Antoine, *Montréal dans le roman canadien*, Paris, Didier, 1968, 196 p.

WIENMANN, Heinz, *Du Canada au Québec: généalogie d'une histoire*, Montréal, Hexagone, 1987, 477 p.

5. ÉTUDES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES

ADAM, Jean-Michel, *Le récit*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je, n° 2149, 1984, 125 p.

BADINTER, Élisabeth, *XY de l'identité masculine*, Paris, France Loisirs, 1992, 314 p.

BAKHTINE, Mikhaïl, «Forme du temps et du chronotope dans le roman», *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Oliviere, Paris, Gallimard, 1978, p. 237-398

CORNEAU, Guy, *Père manquant, fils manqué*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1989, 183 p.

DOR, Joël, *Le père et sa fonction en psychanalyse*, Paris, Point hors ligne, 1989, 155 p.

DURAND, Gilbert, «Le social et le mythique. Pour une topique sociologique», *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol LXXI, juillet 1981, p. 289-307.

DURAND, Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archéologie générale*, Paris, Bordas, 1969, 550 p.

ELIADE, Mircea, *Naissances mystiques: essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard, 1959, 275 p.

FREUD, Sigmund, *Totem et tabou: interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Paris, Payot, 1968, 186 p.

GREIMAS, A.J. et J. Courtès, *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1979, 422 p.

KATTAN, Naïm, *Le père*, Ville La Salle, Hurtubise, 1990, 154 p.

KNIBIEHLER, Yvonne, *Les pères aussi ont une histoire*, Paris, Hachette, 1987, 343 p.

LASCH, Christopher, *Le complexe de Narcisse. La nouvelle sensibilité américaine*, traduit de l'américain par Michell Landa, Paris, Robert Laffont, 1981, 342 p.

MITTERAND, Henri, «Chronotopies romanesques: *Germinal*», *Poétique*, n° 81, février 1990, p. 89-103.

RICOEUR, Paul, «Les apories de l'expérience du temps», *Temps et récit: l'intrigue du récit historique*, Paris, Éditions du Seuil, 1983, vol. I, p. 21-65.

SELLIER, Philippe, *Le mythe du héros ou le désir d'être dieu*, Paris, Bordas, 1970, 207 p.

SMART, Patricia, *Écrire dans la maison du père*, Montréal, Québec-Amérique, 1988, 377 p.

THOMAS, Yan, «Canton et ses fils», *Autrement Père et Fils*, n° 61, juin 1984, p. 80-87

VANASSE, André, *Le père vaincu, la Méduse et les fils castrés*, Montréal, XYZ, 1990, 121 p.

VIERNE, Simone, *Rite roman initiation*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, 1973, 160 p.

6. INSTRUMENTS DE TRAVAIL ET OUVRAGES GÉNÉRAUX

ALI, Sami, *L'espace imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974, 264 p.

ANGENOT, Marc, *Glossaire pratique de la critique contemporaine*, Ville LaSalle, Hurtubise, 1979, 223 p.

CHEVALIER, Jean et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont S.A. et Jupiter, 1982, 1060 p.

GRANDPPÉ, Pierre de, *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1969, 4 vols.

HAMILTON, Édith, *La mythologie*, Verviers, Les nouvelles éditions Marabout, 1978, 414 p.

LAPLANCHE, Jean et Pontalis J.B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, 523 p.

LEMIRE, Maurice (sous la direction de), *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1978-, 5 vols.

MACE, Gordon, *Guide de l'élaboration d'un projet de recherche*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 119 p.